

THEATRE DE POCHE

LA SOEUR DE JESUS-CHRIST



De Oscar de Summa | **Traduction** Federica Martucci avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, traduction lauréate de l'ARTCENA | **Mise en scène** Georges Lini | **Avec** Félix Vannoorenberghe | **Musicienne et compositrice** Florence Sauveur | **Collaboration dramaturgique** Nargis Benamor | **Création vidéo** Sébastien Fernandez | **Scénographie et costumes** Charly Kleinermann et Thibaut De Coster | **Création lumière** Jérôme Dejean | **Direction musicale et composition** François Sauveur | **Création sonore et composition** Pierre Constant | Une coproduction du Théâtre de Poche, de la Compagnie Belle de Nuit, de La Coop asbl et Shelter Prod. Avec le soutien du taxshelter.be, ING et du tax-shelter du gouvernement fédéral belge.

REVUE DE PRESSE – Juin 2025

Presse écrite

La Libre – Stéphanie Bocart – 19/05/2023

L'Echo – Sophie Creuz– 19/05/2023

Le Soir – Catherine Makereel – 23/05/2023

L'Echo – Eric Russon – 31/10/2024

Radio / Télévision

BX1 – Le Brunch – Safouane Abdessalem – 16/03/2023

RTBF La Première – Week-end Première – 20/05/2023

BX1 – LCR – David Courier – 22/05/2023

RTBF La Première – Le Mug – 25/05/2023

BX1 – Le Brunch – Maria Memba – 25/05/2023 **TV LUX** – Olivier Oriane – 05/11/2024

RTBF La Première – KIOSK – 08/02/2025

Web

Espace de Libertés – Didier Beclard – 16/05/2023

Le Suricate – Sara Cernero – 19/05/2023

RTBF Culture – Diane Delangre – 27/05/2023

Brussels is yours – Carole Cornet – 30/05/2023

KAROO – Julie Delcourt – 30/05/2023

LE BRUIT DU OFF – Julia Garlito – 12/11/2024

Le Suricate – Alan Santi – 04/11/2024

Rue du Théâtre – Isabelle Spriet – 11/04/2025

REVUE DE PRESSE – AVIGNON

Michel Flandrin – Juillet 2025

Froggy's Delight – Nicolas Arnstam – Juillet 2025

L'oeil d'Olivier – Marie-Céline Nivière – 04/06/2025

Télérama – Fabienne Pascaud – 27/06/2025

L'oeil d'Olivier – Marie-Céline Nivière – 30/06/2025

Hotello Théâtre – Louis Juzot – 07/07/2025

Arts Mouvants – Sophie Trommelen – 07/07/2025

Manithea – Catherine Correze – 07/07/2025

Spectatif – Frédéric Perez – 07/07/2025

L'Humanité – Gérald Rossi – 08/07/2025

Sur les planches – Laurent Schteiner – 09/07/2025

Le Canard Enchaîné – 10/07/2025

La Terrasse – Amandine Cabon – 10/07/2025

AFP – 11/07/2025

La Provence – Louise Vayssieres – 12/07/2025

Franceinfo – Mohamed Berkani – 13/07/2025

Musiq3 – François Caudron – 13/07/2025

Le Monde – Sandrine Blanchard – 14/07/2025

La Libre – Stéphanie Bocart – 15/07/2025

Le Parisien – Sylvain Merle et Grégory Plouviez – 17/07/2025

Un Fauteuil Pour Orchestre – Sylvie Boursier – 17/07/2025

Les Arts Liants – Fanny Inesta – 20/07/2025

Tatouv – Patrick Adler – 21/07/2025

Le Nouvel Obs – Nedjma Van Egmond – 22/07/2025

Theatral Magazine – Nedjma Van Egmond – 26/07/2025

La Libre – Laurence Bertels – 27/07/2025

Télérama – Fabienne Pascaud, Emmanuelle Bouchez et Kilian Orain – 05/08/2025

REVUE DE PRESSE – FESTIVAL CARREFOUR - CANADA

Le Soleil - Valérie Marcoux – 26/05/2026

Mon Saint-Roch - Hélène Laliberté – 27/05/2026

Murmure sur les planches – Pascaline Lamare - 27/05/ 2026

Bible Urbain - Guy-Philippe Côté - 28/05/2026

“La Sœur de Jésus-Christ”, une claque magistrale

Scènes Dirigé par G. Lini, Félix Vannoorenberghe livre une prestation à couper le souffle.

Critique Stéphanie Bocart

Il est de ces films, romans, spectacles... qui, longtemps après les avoir vus, lus, vous collent à la peau, vous hantent presque. C'est subjectif, intime, mais, mardi soir, au Poche, le public s'est levé comme un seul homme pour ovationner Félix Vannoorenberghe et la musicienne et compositrice Florence Sauveur.

Avec *La Sœur de Jésus-Christ* de l'Italien Oscar de Summa, Georges Lini confirme, une fois de plus, qu'il est l'un des metteurs en scène les plus talentueux de sa génération. Rarement un spectacle nous a autant fait vibrer et transporté tant l'émotion sur le plateau était intense, follement sincère, juste, sans fausse note. Du texte – et de son interprétation, exceptionnelle – aux lumières, en passant par la scénographie, les costumes, l'accompagnement musical, sonore et vidéo, Georges Lini a su créer une alchimie exquise, parfaite.

Un Smith & Wesson et un cortège

L'histoire se situe dans un petit village des Pouilles. Maria est la jeune sœur de Simeone, surnommé Jésus-Christ, car il joue le rôle du Christ lors



Félix Vannoorenberghe est exceptionnel dans “La Sœur de Jésus-Christ”, au Poche.

de la Passion du Vendredi saint. Ici, tout le monde est affublé d'un surnom.

Un jour, Maria s'empare du pistolet Smith & Wesson 9 mm rangé, chargé, dans le buffet de la cuisine. Inflexible, elle se dirige vers le village, où travaille Angelo le Couillon, le jeune homme qui lui a fait violence la veille. À peine a-t-elle quitté la maison que les habitants du village, interpellés, vont se mettre à marcher à sa suite, formant un étrange cortège. Chacun y va de son anecdote. Et le puzzle de la vie de Maria se reconstitue peu à peu.

En grandissant, Maria est devenue une magnifique jeune femme, attirant la jalousie des femmes et la convoitise des hommes. Regards lourds, remarques déplacées, comportements in-

convenants..., Maria s'est toujours efforcée de fermer les yeux face à ces “mufles” et cette insupportable violence systémique. Jusqu'au jour où...

Un vestiaire-tableau

Sur scène, cette histoire, c'est Félix Vannoorenberghe, accompagné de la multi-instrumentiste Florence Sauveur qui nous la raconte. Une robe rouge est suspendue dans le vide. Il l'enfile. Et devient Maria.

Pendant une heure, il sera, aussi, tour à tour, chacun des villageois: Simeone, la grand-mère de Maria, un joueur de foot, le président du club des chasseurs, le garagiste transit d'amour pour elle, son amie Teresa... Jonglant entre narration, jeu des personnages successifs et adresse au public, le jeune comédien livre une prestation à couper le souffle.

Pour personnifier ce cortège charmé, Charly Kleinermann et Thibaut De Coster ont imaginé, avec le concours du régisseur lumières Jérôme Dejean, une scénographie digne des techniques du Caravage. Tel un artiste qui peint par touches de couleur, chaque personnage évoqué est identifié par un vêtement glissant le long d'un fil, composant peu à peu, en arrière-plan, un incroyable vestiaire-tableau.

Dans son combat, Maria n'est plus seule.

Rarement un spectacle nous a autant fait vibrer et transporté tant l'émotion sur le plateau était intense, follement sincère, juste, sans fausse note.

→ Bruxelles, Poche, jusqu'au 3 juin – 02.649.17.27 – www.poeche.be

Culture

L'art de la guerre des sexes

Au Théâtre de Poche, nous assistons avec «La sœur de Jésus-Christ», à un grand moment de théâtre politique et poétique.

SOPHIE CREUZ

Au Théâtre de Poche, Georges Lini crée en Belgique la pièce à juste titre multprimée, d'Oscar De Summa. Un seul en scène magistralement orchestré, interprété par un Félix Vannoorenberghe exceptionnel, unique porte-voix d'un chœur moderne dans un antique village des Pouilles.

Faire dialoguer la grâce et la brutalité

Tout ici est remarquable, à commencer par ce récitatif d'une mort annoncée: Maria – la sœur de celui qu'on surnomme Jésus-Christ, qui la veille encore prenait sa place dans le tableau de la Passion – Maria donc, s'est saisi, dans le tiroir de la cuisine, du revolver

chargé de son père. Elle va buter Angelo le couillon, par qui l'offense est arrivée. Dans la chaleur de l'après-midi d'un hameau endormi, émaillé des piailllements des poules, aboiements des chiens, cris aux fenêtres, Maria trace en silence son chemin.

À la puissance du texte, Georges Lini ajoute celle de confier à un interprète masculin le soin de nous conter cette tragédie. Celle de la violence atavique qui blesse hommes et femmes, indistinctement, bien que différemment.

Frêle dans sa robe rouge – chiffon tendu à la corrida de la vie – Félix Vannoorenberghe raconte, incarne, expose, avec une intelligence du texte, une présence et une rythmique, impérieuses.

La magie d'une parole

Nous ne lâchons pas celui qui peu à peu, abrite tous les corps des villageois, figurés par leur défilé à l'arrière-scène. Le comédien ne les joue pas, il incarne, donne chair et âme à ceux qui s'interposent, font

chorus pour dire combien la grâce de Maria les a chamboulés. Hommes et femmes, mauvaises graines, pères, chasseurs, mères, sont remués par cette beauté qui met en joue leur condition, et leurs clichés mortifères, en allant venger sa race, comme on dit depuis Annie Ernaux. Le violoncelle de Florence Sauveur pulse ce pur morceau de poésie théâtrale, de parole en action. C'est toute la force du

spectacle, faire dialoguer la grâce et la brutalité, réunir coupables et victimes, piégés ensemble, nous dit Oscar De Summa, par la même culture perpétuée de maîtres et d'esclaves. On songe à Pasolini, Garcia Lorca ou Shakespeare, mais aussi à ces Antigone anonymes d'Iran, d'Afghanistan, brisées par un patriarcat de droit divin.

«La sœur de Jésus-Christ» allie la puissance du verbe à la fragilité des

destinées, scande la magie d'une parole qui éveille et met le réel en scène. Redisons-le, Félix Vannoorenberghe est souverain. Avec George Lini à la mise en scène, il trouve la parfaite tonalité et distance pour ne pas surexposer les personnages, mais dégager, au contraire, devant eux le terrain d'un silence éloquent, l'acte du geste ultime de ce qui n'est pas qu'une vendetta.

Rien n'est plus puissant que ce plateau nu: un acteur, une voix, un propos, qui nous atteignent sans cri, dans toute l'envergure des contradictions humaines.

Georges Lini confie à un interprète masculin le soin de nous conter la violence atavique qui blesse hommes et femmes, indistinctement, bien que différemment.



© LARA HERBINIA

Félix Vannoorenberghe interprète souverain d'une mort annoncée.

DRAME



«La sœur de Jésus-Christ»

Écrit par Oscan De Summa, mis en scène Georges Lini, avec Félix Vannoorenberghe. Théâtre de Poche, jusqu'au 3 juin à 20h30. Site: poche.be.

« La sœur de Jésus-Christ » : bon dieu de bon dieu, quelle pièce !

Epoustouflant, Félix Vannoorenberghe fait vivre tout un village italien emporté dans la révolte d'une jeune fille qui soudain refuse de porter la croix du patriarcat et embarque dans une marche inéluctable. Ou la Passion selon Saint Georges (Lini), qui signe une mise en scène prodigieuse.

CRITIQUE

CATHERINE MAKEREEL

★★★★☆

Dans l'Evangile, le Christ marche vers le Golgotha pour mourir sur la croix en rédemption des péchés du monde. Dans le texte d'Oscar de Summa, c'est *La sœur de Jésus-Christ* qui chemine à travers un village italien pour, au bout de la route, donner la mort en châtimement des péchés de certains hommes. Si le Christ rencontre quelques proches sur la via dolorosa, Maria emportera toute une communauté dans son sillage. L'heure du jugement est venue et Maria ne fait confiance ni à la justice des hommes ni à celle de Dieu. Finira-t-elle par actionner la gâchette de son Smith & Wesson 9 mm une fois arrivée devant Angelo le Couillon, celui qui lui a fait violence la veille ? On vous laisse le découvrir dans cette fascinante pièce à l'affiche du Poche, à mi-chemin entre la Passion et le western.

Excellente découverte que ce puissant et singulier texte italien, mis en scène par un Georges Lini décidément inspiré par les personnages expiatoires épaulés de musique live : souvenez-vous du récent et formidable *Iphigénie à Splott* ! Ici, dans *La sœur de Jésus-Christ*, on part (sur les chapeaux de roues) à la suite de Maria, dans la campagne suffocante des Pouilles. Tout commence quand Maria saisit le pistolet qui végète dans le buffet de la cuisine familiale et quitte la maison, l'arme à la main. D'abord aperçue par sa grand-mère, puis par son frère Simone – que l'on surnomme Jésus parce qu'il ressemble au Christ et joue même son rôle dans la Passion vivante à chaque vendredi saint – Maria va bientôt susciter la curiosité de tout le village, tandis qu'elle marche, déterminée, vers le sujet de son courroux. Ses parents, son



Excellente découverte que ce puissant et singulier texte italien, mis en scène par un Georges Lini décidément inspiré par les personnages expiatoires épaulés de musique live. © LARA HERBINIA

ancienne institutrice, son amie d'enfance, les joueurs du club de foot, les commères du coin, les commerçants, le groupe de bikers, un gendarme, toutes et tous s'amassent sur son chemin, y allant de leurs histoires, rancœurs, inquiétudes, recommandations, encouragements.

Tourbillon de pensées

Jamais on n'entendra la parole de Maria. Tout ce que l'on devine de sa vie, de ses sentiments et de son sombre dessein nous parvient de dizaines de témoins rassemblés en une seule personne, le narrateur, incarné par l'époustouflant Félix Vannoorenberghe. Saisissant simplement un habit ou un accessoire, le comédien change de personnages à tour de bras, dans une sorte d'ivresse à la mesure du tourbillon de pensées que laisse Ma-

ria dans son sillon. Comme dans un long et vertigineux plan séquence, le jeune homme déverse le fiel, les reproches, les regrets, d'une population soudain révélée à la lumière des traditions patriarcales qui la régissent depuis des décennies. Chacun de ces témoins, ennemis ou alliés, se matérialise dans des costumes qui descendent des cintres et finissent par former sur le plateau un impressionnant cortège de fantômes. Jouée en live, la composition musicale de Florence Sauveur sculpte les passions qui agitent la communauté mais surtout, elle donne corps à Maria, dont on n'entend jamais la voix mais qui donne pourtant le « la » de cette cavalcade existentielle. Jusqu'à cette scène finale, subtilement ouverte à plusieurs interprétations.

Jusqu'au 3/6 au Théâtre de Poche, Bruxelles.

Le théâtre de Poche reprend "La sœur de Jésus Christ", une claque!



Félix Vannoorenberghe, interprète de «La sœur de Jésus-Christ». ©Lara Herbinia

ERIC RUSSON

30 octobre 2024 19:34

Le Théâtre de Poche reprend "La sœur de Jésus Christ", mise en scène par Georges Lini: l'une des clagues théâtrales de 2023. Quelle bonne idée!

Il ne s'appelle pas vraiment Jésus-Christ, mais Simeone. Il vit dans un petit village du sud de l'Italie. Un jour, la sœur de Simenone va prendre **le Smith & Wesson rangé un tiroir de la cuisine**, sortir de la maison et se rendre au village où habite Angelo, l'homme qui l'a violente la veille. À mesure qu'elle progresse à travers les rues, un cortège va se constituer à sa suite, composé des habitants du bourg.

«La Sœur de Jésus Christ», d'Oscar de Summa, est la deuxième partie d'une trilogie qui n'en est pas une mais qui s'est construite au gré des lectures et des découvertes du metteur en scène Georges Lini. Il y a eu «Iphigénie à Splott», puis «La Sœur de Jésus Christ», et enfin «Queen Kong».

Ces trois textes constituent ce qu'il appelle sa «**trilogie des Antigone**», son triptyque des femmes en colère.

Car il s'agit bien de cela dans ces trois œuvres qui prennent le pouls de l'air du temps: **trois cris de femmes qui se dressent contre le patriarcat et la violence des hommes**. Si Maria s'empare plutôt d'une arme, sa parole est relayée par un narrateur. Celui qui raconte son histoire devient une page blanche sur laquelle vont s'inscrire toutes les réactions provoquées par la progression de la jeune fille.

C'est parce que la coupe est pleine que Maria s'exprime au nom de toutes les femmes. Et tant pis s'il y en a que cela dérange.

L'auteur a condensé dans ce village traversé par Maria tout ce qu'a provoqué **la vague #metoo**: il raconte une société qui a trop longtemps accepté, toléré, minimisé la manière dont sont traitées les femmes, cette misogynie permanente, décomplexée et considérée comme normale. Normales, les plaisanteries graveleuses. Normales, les mains aux fesses. Normal, le harcèlement au travail. Normale, la violence conjugale. Passionnel, le crime qui fait la une des faits divers. Normal, le viol.

C'est parce que le village s'est tu pendant trop longtemps que Maria a ressorti ce vieux flingue, c'est parce que la coupe est pleine qu'elle s'exprime au nom de toutes les femmes. **Et tant pis s'il y en a que cela dérange.** Hommes ou femmes.

Le pouvoir de la parole

Voilà pour le fond. **Pour la forme, Georges Lini fait dans la ligne claire, limite les effets.** Un comédien, une musicienne qui ponctue le récit et des vêtements qui vont apparaître à mesure que Maria progresse dans sa quête, des vêtements pendus, vides, mais que le narrateur va remplir de ses mots et parfois de son corps. Les vêtements des gens du village, des témoins, adversaires ou soutiens.

Ici, on renverse la vapeur. Point de John Wayne ou de Charles Bronson, c'est une femme qui porte le colt.

Par le pouvoir de la parole, le spectateur assiste à **un western contemporain**. Cette traversée de village d'un personnage le flingue à la main convoque une foule d'images de duels qui appartiennent à un genre cinématographique largement dominé par les hommes. Ici, on renverse la vapeur. Point de John Wayne ou de Charles Bronson, **c'est une femme qui porte le colt**. Et c'est d'ailleurs là que se pose une des grandes questions de la pièce: quelle justice recherche-t-elle? La vengeance pure et simple? La violence contre la violence? Ou une autre manière de continuer à avancer après avoir vécu l'innommable?

Créé en mai 2023, [«La Sœur de Jésus Christ»](#) a résonné comme une claque dans le paysage théâtral. Il y a le texte et la mise en scène, bien sûr. **Mais sur scène, il y a aussi Félix Vannoorenberghe.** «Un Stradivarius», comme le qualifie Georges Lini. Incarnant tous les personnages, il insuffle une puissance et une énergie telles que l'on a du mal à imaginer cette œuvre interprétée par quelqu'un d'autre. À ne rater sous aucun prétexte.



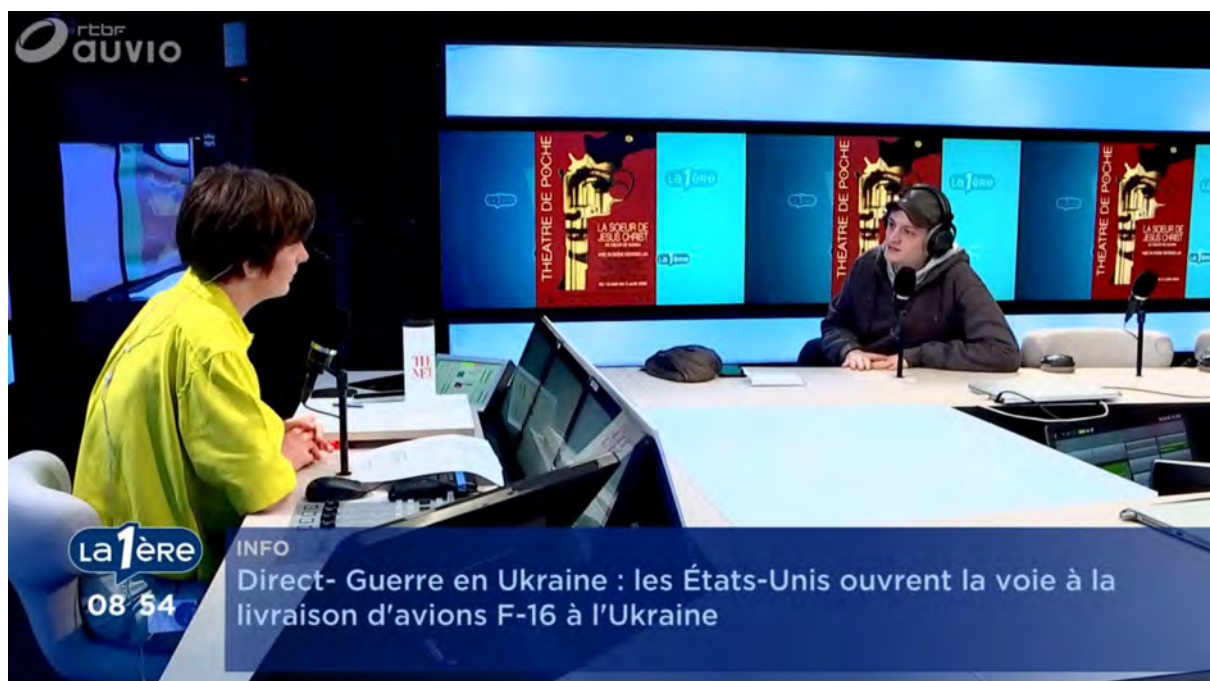
Le 16/05/2023



Disponible ici : <https://bx1.be/radio-chronique/le-journal-de-la-culture-16-05-2023/?theme=classic>



Le 20/05/2023



Disponible ici : <https://auvio.rtb.be/media/week-end-premiere-week-end-premiere-3037763?fbclid=IwAR2fXNM5-2KKQytSxcodZOhi34nbEP43XErO1UiMrrb02mKyoKBIhtrvwE>

Le 22/05/2023



Disponible ici : <https://bx1.be/emission/lcr-felix-vannoorenberghe-2/?theme=classic>



Le 25/05/2023



Disponible ici : <https://auvio.rtbf.be/media/le-mug-les-sequences-le-mug-decouverte-focus-sur-la-soeur-de-jesus-christ-au-poche-3039965>



Le 25/05/2023

bx1
Médias de Bruxelles

LE BRUNCH

PRÉSENTÉ PAR
CHARLOTTE MARÉCHAL
DU LUNDI AU VENDREDI À 9H00

Le Brunch, c'est votre rendez-vous culturel des matins de BX1, présenté du lundi au vendredi entre 9h00 et 11h30 par Charlotte Maréchal et sa bande.

S'abonner : Flux RSS



Disponible ici : <https://bx1.be/radio-chronique/ca-sest-passe-hier-soir-a-bruxelles-theatre-de-poche-la-soeur-de-jesus-christ-25-05-2023/?theme=classic>

THÉÂTRE

Ar(rê)t culture #124 : Maison de la culture d'Arlon - invité Félix Vannoorenberghe



🕒 Publié le mardi 05 novembre 2024 à 19:00 📍 Arlon

À revoir ici : https://www.tvlux.be/video/culture/theatre/ar-re-t-culture-124-maison-de-la-culture-d-arlon-invite-felix-vannoorenberghe_47075.html



Le 08/03/2025



À écouter ici : <https://auvio.rtb.be/media/kiosk-kiosk-3314493>

La traversée du village comme un combat

Didier Béclard - 16 mai 2023

Maria refuse de subir les violences patriarcales. Pour cela, elle traverse un petit village des Pouilles dont les habitants portent des décennies de traditions sur les épaules. Elle brave le mythe de la virilité et provoque une prise de conscience collective, salvatrice. À découvrir dans *La Sœur de Jésus-Christ* d'Oscar de Summa, au Théâtre de Poche, dans la mise en scène de Georges Lini.

Une robe rouge pend à un cintre en fond de scène. Une musicienne s'installe avec son violoncelle. Un homme arrive et prend la robe. Sur l'écran défile un texte : « Qui connaît son ennemi comme il se connaît, en cent combats ne sera point défait », extrait de *L'Art de la guerre* de Sun Tzu. Et c'est bien de guerre dont il s'agit comme le rappelleront d'autres extraits au cours du spectacle.

L'homme revient sur scène vêtu de la robe rouge et raconte : « Maria, la sœur de Jésus-Christ empoigne un Smith&Wesson 9 mm offert par un oncle d'Amérique. Le pistolet est rangé et chargé dans le tiroir du buffet de la cuisine ». Avant d'ajouter : « Et maintenant, de nous deux, voyons qui n'a pas le choix ». Commence alors à partir de cette situation initiale, comme un long plan-séquence qui va suivre la trajectoire de la jeune fille décidée.

En marche vers son destin

Maria marche en direction du village, d'un pas sûr, déterminé. Nous la suivons dans son périple vers une destination qui nous est encore inconnue. Ses pas lui font croiser des gens du village. Comme sa grand-mère à laquelle le narrateur Félix Vannoorenberghe prête sa voix affublé d'un tablier descendu du ciel. Son frère Simeone est surnommé Jésus-Christ. Il ressemble au Christ dont il joue le rôle lors de la Passion vivante du Vendredi saint.

Près du stade, on croise les joueurs de football, mais aussi Ulderico, le fiancé officiel de Maria, les employés de la casse-auto, des motards, le garagiste. Elle avance toujours inflexible, inexorable et, petit à petit, les gens du village lui emboîtent le pas en un cortège bigarré. Personne n'ose arrêter cette fille en colère qui marche vers son destin. Elle se rend chez Angelo le Couillon – dans ce petit village des Pouilles, les surnoms ne doivent rien au hasard – qui lui a fait violence la veille.

Contexte toxique

Le président du club des chasseurs prévient, arme à la main, « le premier qui tente de l'arrêter, je vous jure, je le tue, de mes propres mains ». D'autres prennent encore sa défense. D'autres encore l'accablent, arguant qu'elle a un caractère de merde ou qu'elle était dans la provocation. Mais le village prend doucement conscience qu'il n'est pas normal qu'une jeune fille, au seuil de la majorité, doive faire semblant d'être sourde pour ne pas entendre les sifflets, les commentaires, « des choses apparemment inoffensives ». Qu'il n'est pas normal que les filles doivent être accompagnées partout où elles vont, comme des infirmes.

« Je raconte son périple, explique le comédien Félix Vannoorenberghe, son trajet silencieux et constant, sans halte, avec des obstacles qu'elle franchit. Il n'y a pas de dialogue entre elle et les gens, les gens peuvent s'adresser à elle et c'est souvent une absence de réponse qui leur fait

comprendre qu'elle ne changera pas d'avis ou ce qu'elle a vécu ou voilà pourquoi tout cela doit s'arrêter. C'est le choix qu'elle fait, sa détermination, sa façon de répondre à ce qui lui est arrivé. »

Enjeu de pouvoir

La traversée du village apparaît comme un voyage initiatique vers l'âge adulte. Elle avance sans faiblir, toujours avec la même détermination, elle surmonte les regards et oblige tous ceux qu'elle croise à prendre position sur ce qui lui est arrivé. Et par là, sur le contexte qui a rendu une telle chose possible. Face à la culture du mâle dominant, Maria choisit de rendre son histoire publique, elle se livre en pâture à la foule pour retrouver sa dignité et se réapproprier son corps qui est, encore et toujours, enjeu de pouvoir.

Rien ni personne ne semble pouvoir l'arrêter, lui faire lâcher son arme, pas même les forces de l'ordre. Et devant tout le village représenté par des dizaines de costumes suspendus à des cintres pendant du plafond, arrive le moment le plus difficile pour Maria : la rencontre avec son père, sa mère, sa famille, qui n'arrivent pas à la dissuader. Elle finit par entrer dans le magasin de meubles d'Angelo le Couillon. Face à lui, qui lui explique son geste, sans même vraiment sans excuser, elle continue à se taire.

Possible partout

Cette pièce constitue le dernier volet d'une trilogie intitulée « journal de province ». L'écriture de Oscar de Summa est marquée par une grande vitalité qui émane de la rythmique et des sons et même si le sujet (la violence sexuelle) est grave, il y insuffle beaucoup d'ironie et d'humour. La mise en scène de Georges Lini met en valeur le texte remarquablement servi par Félix Vannoorenberghe. Florence Sauveur et ses instruments (violoncelle, accordéon, clavier) l'accompagnent sur scène dans une musique composée en ayant le texte sous la main.

Dans la pièce, le narrateur affirme : « cette histoire peut devenir l'Histoire, notre histoire, l'histoire de l'humanité même ». Dans ce petit village du sud de l'Italie, il y a, en effet, un poids religieux, des codes d'honneur, une chape patriarcale très forte. « Dans ce petit village rural que l'on pourrait croire très conservateur, et qui l'est certainement, ajoute le comédien, les gens commencent à changer d'avis à la vue de cette traversée-là. Ils s'interrogent sur comment il a été possible de vivre selon ces codes pendant si longtemps. C'est le trajet de cette jeune fille qui provoque cela, mais ce qui est peut-être le plus intéressant, c'est de se dire que si c'est possible dans un petit village reculé, s'il est possible que ces gens aient changé d'avis, se soient mis à vivre autrement, c'est possible partout. »



La Sœur de Jésus-Christ : une maestria absolue au Théâtre de Poche

Sara Cernero – 19/05/2023

De Oscar de Summa. **Mise en scène** Georges Lini. **Avec** Félix Vannoorenberghe. Du **16 mai** au **3 juin 2023** au [Théâtre de Poche](#).

Par une chaude après-midi, dans un village au sud de l'Italie, une jeune fille marche d'un pas décidé vers une destination fatale. Munie d'un pistolet Smith et Wesson 9mm, elle crée la confusion et l'inquiétude auprès de toutes les personnes qu'elle croise. On entend une voix s'élever au milieu de la foule qui commence à s'agglutiner autour d'elle : « *Maria ? Maria ! Mais qu'est-ce que tu fais bon sang ? Maria, tu es folle !* »

Mais que lui arrive-t-il à cette jeune fille ? Vers qui, vers quoi se dirige-t-elle aussi droite, aussi déterminée ? Vers un point à l'horizon ? Petit à petit, les langues se délient. Elle part chez Angelo le Couillon. Il paraît qu'il lui a fait violence hier soir à la fête du village. Drôle de manière de décrire ce qu'il lui a fait. Il lui a fait violence... Est-ce que c'est comme ça qu'elle le décrirait ? Tout le monde le sait, tout le monde l'a vu, tout le monde a fait semblant de ne y avoir assisté. Elle, tout ce brouhaha ne l'atteint pas. Elle a les yeux rivés vers son destin. Elle ira chez lui. Coûte que coûte.

Sur scène, deux protagonistes, Félix Vannoorenberghe et Florence Sauveur. Un duo et non pas deux adversaires même si la sœur de Jésus-Christ est décrite comme un western moderne. Ils n'iront pas vers cette facilité-là. Non... Eux... Ils vont aller beaucoup plus loin. Et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'à l'image de cette salle

qui s'est levée à la fin de la représentation, acclamant à corps et à cris leurs interprètes, nous les aurions encore écoutés pendant des heures.

Première conquête : les oreilles

Lui, c'est Félix Vannoorenberghe, il est comédien. Il va nous conter, interpréter, hurler toutes les voix qui composent cette tragédie contemporaine. Il nous impose le silence par le talent, la grâce et la profondeur de son jeu. Il va maîtriser nos respirations au gré du rythme avec lequel il souhaite nous faire progresser dans son récit. On lâche les armes, on est pendu à ses lèvres. Il va nous tenir comme ça durant une heure. Inconscient que nous sommes devenus du temps qui passe. Plus rien ne compte mise à part la progression de Maria. Qui avance, avance, avance...

Elle, c'est Florence Sauveur, elle est musicienne et compositrice. A l'aide de ses instruments, elle va nous poser le décor, nous entourer de sa musique profonde et transcendante. Elle sera toujours avec nous, accompagnant nos émotions, fracassant nos certitudes. Un merveilleux Spleen. Ensemble, ils forment un couple redoutable qui nous entraîne avec eux vers une issue fatale.

Deuxième victoire : les yeux

Comment ne pas être faire l'éloge de l'intelligence de la scénographie ? On la doit à Charly Kleiner mann et Thibaut De Coster. La mise en scène, quant à elle, est signée Georges Lini dont la sensibilité et le talent nous a, une fois de plus, subjugué. Pièces après pièces, conquêtes après conquêtes, il faut s'incliner devant l'évidence : certains metteurs en scène ont une âme capable d'atteindre des foules.

Tout ce qui se déroule sous nos yeux est d'une justesse absolue. La lumière de Jérôme Dejean et les créations vidéo de Sébastien Fernandez nous propulsent dans les terribles rouages de la rage et de la riposte. Sun Tzu et son art de la guerre va ponctuer la progression vengeresse de Maria : « *Attaque ton ennemi quand il n'est pas préparé, apparais quand tu n'es pas attendu* ».

Intelligence, perspicacité, sensibilité, pudeur, colère, dosées avec une précision diabolique. Cette pièce est une réussite absolue. A l'image d'un champ de bataille déserté par le vainqueur, nous finissons terrassés.

Coup final : le cœur et l'âme

A tout cela s'ajoute l'essence même de cette pièce, le texte d'Oscar de Summa. Une prose poétique, magnifique, percutante. Qui apparaît comme la clef de voute de cette machine de destruction massive émotionnelle mise en place jusqu'ici. Autant de décharges de mille volts pris en pleine tête qui réussit aussi la prouesse de parfois nous faire rire. Qui nous interpelle, nous sort de notre zone de confort. Qui dénonce. Qui met en lumière sans pointer du doigt. Qui nous tire les larmes.

La définition magistrale de la justesse d'un texte au service d'une émotion auquel il voue allégeance.

La Sœur de Jésus-Christ est une maestria diaboliquement bien orchestrée. Un guet-apens émotionnel. Il n'y plus grand-chose à dire. Ou plutôt si, il y en aurait encore énormément à développer tant le terreau est riche à la réflexion et propice à la dilution.

Toutefois, le mieux pour vous et certainement le meilleur conseil que nous pourrions vous donner, c'est de partir à leur rencontre. Laissez-vous kidnapper, happer et percuter par cette pièce. Elle fera partie de vos plus précieux souvenirs et de vos expériences théâtrales les plus mémorables.

THÉÂTRE

Théâtre de Poche : "La sœur de Jésus-Christ", le patriarcat tenu en joue



© Lara Herbinia

27 mai 2023 à 11:52 • 2 min

Par Diane Delangre

Théâtre

Scène

Agenda des sorties

Culture & Musique

Théâtre de Poche

CP1000

RESTART

Deux destins se jouent au bout du canon du Smith & Wesson 9 mm : celui qui tient l'arme et celui recevra la balle. Mais finalement, l'enjeu réside-t-il vraiment dans l'acte de tirer ? Un duel à ne pas manquer au Théâtre de Poche jusqu'au 3 juin.

« Et maintenant, de nous deux, voyons qui n'a pas le choix »

Nous sommes dans les Pouilles, dans l'un de ces villages comme on se les imagine. Ici, le soleil cogne et soumet chacun à sa loi. C'est là, dans cette atmosphère brûlante, que **la jeune Maria sort de chez elle munie du pistolet familial** pour tuer "celui qui lui a fait violence". Maria, c'est la sœur de Simeone, surnommé "Jésus-Christ", et aujourd'hui c'est elle qui va soumettre à sa loi. Tout le monde le sait : rien ni personne ne l'arrêtera jusqu'à sa destination. Peu à peu, un rassemblement se forme derrière elle et la suit dans son chemin de croix vers sa **vengeance**, sa réparation. À son insu, Maria devient fer de lance d'une prise de conscience collective et provoque un raz-de-marée dans son sillage... et dans nos esprits ! Dans ce cadre qui sent bon le western spaghetti à la sauce d'aujourd'hui, se cache un enjeu on ne peut plus contemporain : refuser la violence patriarcale quotidienne faites aux femmes.



© Lara Herbinia

"La sœur de Jésus-Christ", c'est la rencontre entre **un texte coup de poing et une équipe artistique de haut vol**. Pour donner vie à ces mots, Félix

Vannoorenberghe trempe sa chemise en incarnant non seulement Maria, mais aussi le village tout entier ! Son incroyable présence sur scène et l'intensité de son jeu font mouche. Il est accompagné par Florence Sauveur, musicienne et compositrice qui lui donne la réplique en notes. Le duo s'accorde à merveille et rythme la narration selon les besoins : le temps se suspend à une corde de violoncelle ou se gonfle sous le soufflet de l'accordéon. On ne peut que féliciter le chef d'orchestre, **Georges Lini, pour sa mise en scène tirée au cordeau**. Pour accompagner ce travail, l'équipe a fait appel à Charly Kleinermann et Thibaut De Coster dont la réputation n'est plus à faire. Spécialistes en scénographie et en costumes, ils proposent un décor vivant qui répond parfaitement au texte et devient même acteur du récit ! Je ne vous en dis pas plus...

Mon rôle de critique pourrait s'arrêter à ces quelques mots : "c'est de la bombe, foncez !". Vous l'aurez compris, c'est **un sans-faute pour ce western contemporain** qui éveille chez le spectateur une flopée de questions sur le patriarcat bien sûr, mais surtout sur la violence (source de conflit, outil de défense, levier indispensable ou non pour un changement) et les mécanismes de prise de conscience collective. Le Théâtre de Poche propose une petite pépite qu'il serait dommage de rater !



“La soeur de Jésus-Christ” enflamme le Poche

Carole Cornet
Le 30 mai 2023



Dans le spectacle, joué au Théâtre de Poche, “La soeur de Jésus-Christ”, tout est parfait : l’histoire coup de poing signée Oscar de Summa, le jeu du comédien- Félix Vannoorenberghe- qui interprète tous les personnages avec un talent incroyable, la musique jouée en live par Florence Sauveur et la mise en scène signée Georges

Lini. Une pièce forte qui parle avec intelligence des violences patriarcales.

Maria, c’est cette femme sur trois victimes de violence patriarcale dans le monde sauf que Maria, elle, a décidé de faire justice elle-même. Rien, ni personne ne l’arrêtera. Au fur et à mesure que les villageois la voient passer l’arme à la main, ils veulent la raisonner, mais face à son silence, sa détermination; ils finissent par se ranger derrière elle pour l’escorter à sa destination finale. Cette foule, c’est notre société qui chaque jour, raisonne les femmes pour qu’elles se taisent, qu’elles ne portent pas plainte, qui les remettent en question, jouent sur les “tu l’as bien cherché”, les critiquent sur leur façon de s’habiller... C’est aussi tous ceux qui sont là, sans rien dire, parce qu’ils ne savent pas quoi dire...parce qu’il n’y a rien à dire. Et toutes celles, comme Maria, qui n’ont pas eu le courage de dénoncer l’indénouçable.

Jamais on n’entendra la version de Maria. Tout ce qu’on sait d’elle, vient de cette foule. Félix Vannoorenberghe incarne tour à tour les personnages qui la composent. Devant nos yeux, il revêt un habit, un accessoire et incarne magistralement un personnage. Sur scène, Florence Sauveur, musicienne et compositrice l’accompagne et lui donne la réplique en notes. Ils forment un duo où textes et musique s’accordent et s’assemblent. Georges Lini signe, une nouvelle fois, une mise en scène forte, intelligente dont la pièce nous hante encore plusieurs jours après l’avoir vue...

En sortant de là, tout ce qu’on espère au plus profond de notre être... C’est qu’il y ait un jour, une Maria pour faire basculer le collectif du côté cette fois, des victimes.



critique & création culturelle

La Sœur de Jésus-Christ

Un plaidoyer de la cause féminine

Par Julie Delcourt
Le 30 mai 2023



La Sœur de Jésus-Christ est actuellement joué au Théâtre de Poche, à Bruxelles. Traduite de l'italien et mise en scène par Georges Lini, l'œuvre se veut engagée et défend les droits des femmes, incarnés par son personnage principal, Maria, la sœur de Jésus-Christ.

La première chose assez curieuse, qui suscite l'attention, c'est que la pièce parle d'une femme et que son adaptation belge la métamorphose, la dramatise au travers de la gent masculine : un acteur, Félix Vannoorenberghe, diplômé de l'IAD en 2017. Et l'intention derrière ce choix, ce transfert de genres, est forte – du moins c'est comme cela que je l'interprète et le détaillerai plus loin dans cet article.

La Sœur de Jésus-Christ est une pièce qui s'intègre facilement dans le carcan théâtral classique et répond au triptyque : une temporalité, un lieu et une action. Dans un village dans le sud de l'Italie, Maria, connue aussi sous le surnom de la Sœur de Jésus-Christ – car son frère ressemble au Christ et endosse ce rôle lors de procession de la Passion du Vendredi saint – s'empare d'un pistolet Smith et Wesson 9mm et quitte son domicile, l'arme à la main. Elle se rend chez Angelo, sa future victime, avec une seule idée en tête : appuyer sur la gâchette.

Dénoncer la violence misogyne

Si la pièce obéit bien au schéma classique d'une pièce de théâtre, le message, lui, est plus engagé, moderne, contemporain. En effet, il est question de dénoncer la violence dont sont victimes les femmes ainsi que le patriarcat encore fort prégnant dans les petits villages – trop empreints de traditions et de mœurs obsolètes. Maria a été violentée

par Angelo et elle compte bien se venger. Elle est jeune, mineure, fougueuse. Elle s'habille peut-être un peu trop court pour certains villageois, un peu trop vulgaire pour d'autres, mais qu'importe, c'est elle qui tient le fusil.



© Lara Herbinia

Il faut battre en brèche ce patriarcat oppressant, et tous les personnages de la pièce finissent par l'accepter. Au début, ceux-ci s'empres- sent d'arrêter Maria, qui ne daigne leur adresser aucun regard, pas même un battement de cil, elle reste inflexible,

inexorable, poursuivant sa trajectoire. Elle croise sa famille, son père, sa mère et même la mère d'Angelo qui essaye de la raisonner en excusant son fils. Mais elle s'arrête ensuite net. Elle réfléchit et redevient femme. Elle finit par partager le point de vue de Maria et ne s'opposera pas à la rencontre fatale de cette dernière avec son fils. Tous les personnages finissent par accepter la folie meurtrière de la jeune femme : finalement, elle n'est pas si hystérique que cela, elle défend ses droits. Libre à elle de s'affirmer. Tout le monde choisit de suivre de loin le déhanché assuré de la jeune fille qui se rend sur le lieu du drame qu'elle va commettre.

En ce sens, *La Soeur de Jésus-Christ* peut se définir comme une pièce féministe, et c'est donc là toute la force de l'adaptation belge, étant donné que c'est Félix Vannoorenberghe – seul acteur qui endosse tous les personnages sur scène — qui dénonce cela. Le message est marquant : un jeune homme, habillé d'une séduisante robe rouge – celle de Maria — s'en va tuer son bourreau qui lui a fait violence.

Un acteur, une musicienne et des habits flottants



© Lara Herbinia

Une autre spécificité de *La Soeur de Jésus-Christ* repose dans le jeu d'acteur. En effet, sur scène c'est un seul acteur qui incarne une pléthore de personnages : la grand-mère de Maria, son frère Jésus Christ, des ouvriers, le président du club de chasseurs, le garagiste, des bikers du coin, des policiers, un jeune enfant, des jeunes filles, des copines envieuses, etc. Le jeu de Félix Vannoorenberghe est remarquable à cet égard : le comédien endosse tous les rôles à la perfection. Comment ? Grâce à des habits libérés au compte-goutte, descendant du haut de la scène, pendus à des cintres, inertes.

Ils prennent vie lorsque Félix Vannoorenberghe s'en vêt pour incarner les différents protagonistes. Depuis le

début, il porte la robe rouge ardente, celle de Maria, par-dessus laquelle il revêt les accoutrements des autres personnages, les reposant ensuite sur leurs cintres respectifs. Par ailleurs, ces habits restent toujours en arrière-plan et participent d'une véritable mimétique de ce que le comédien récite dans sa tirade : il explique que tous les habitants du village observent Maria de loin, la suivent du regard, restant à l'arrière-plan. C'est exactement le rôle que remplissent ces costumes sur les cintres, tous témoins de la scène.

Véritable vestiaire ambulant, ces moments de changements de costume sont l'occasion d'interludes musicaux ; des sons joués au violoncelle, au piano, à l'accordéon par Florence Sauveur, la musicienne qui accompagne Félix sur scène, à droite dans une sorte de pénombre colorée.



© Lara Herbinia

Tout au long de la pièce de théâtre, la musicienne accompagne le comédien, occupe une place secondaire, mais au fur et à mesure que le dénouement se prépare, elle prend de plus en plus de place sur scène. Sa musique donne un autre ton à la pièce, plus solennel, plus

sérieux, plus dénonciateur. C'est Florence Sauveur qui clôture la pièce - en chantant, une voix forte, prenante et encore plus remplie de sens quand on sait que le message général de la pièce se veut anti-patriarcal.

Un véritable *one-man-show*

En outre, pour imiter les personnages, l'acteur passe par toutes les tonalités de voix et continue à réciter des tirades théâtrales, bien écrites, dignes d'une belle littérature. Le débit du comédien était rapide et témoignait d'une maîtrise parfaite de son texte. Ce qui autorise plus de libertés : le comédien alternant quelques fois ses tirades avec des jurons et un langage plus familier, ce qui prête à sourire et intègre le spectateur dans la pièce. Un véritable *one-man-show*.

Enfin, en plus des habits en mouvement sur leurs cintres, tous azimuts sur la scène, il y a, en toile de fond, à plusieurs reprises, lorsque l'acteur se change ou reprend un moment son souffle, des citations et autres assertions qui sont projetées sur un fond noir.



© Lara Herbinia

Toutes ont un point commun et appartiennent au champ lexical de la guerre, de la stratégie guerrière. Elles prennent toutes l'air de conseil, de maxime, s'apparentant à la ruse, au savoir-faire pour mener au mieux le combat. Il s'agit d'ailleurs de

citations toutes extraites de *l'Art de la guerre* de Sun Tzu. « Quand tu dois tirer, tire, cause pas ! » (Sergio Leone) retrouve-t-on par exemple dans le synopsis de la pièce.

Cette ambiance combative participe à cette volonté de dénoncer la violence des hommes ainsi que le patriarcat, *La Sœur de Jésus Christ* se faisant le plaidoyer de la cause féminine. Et puis finalement, ce n'est pas de Jésus dont la pièce parle mais bien de sa sœur, de la femme. Ave Maria !

En savoir plus...



La Sœur de Jésus-Christ

Écrit par **Oscar de Summa**
 Mise en scène par **Georges Lini**
 Avec **Félix Vannoorenberghe**
 Musique et composition musicale par **Florence Sauveur**

Scénographie et costumes : Charly Kleinermann et Thibaut De Coster

Création lumière : Jérôme Dejean

Vu au Théâtre de Poche (Bruxelles), le 16 mai 2023.

1. Il n'est jamais explicitement mentionné dans la pièce que Maria ait été violée. Difficile de l'avouer frontalement, le viol reste visiblement encore tabou de nos jours, même au travers du prisme théâtral.

En effet, plusieurs éléments de la pièce renforcent cette idée (comme par exemple le fait qu'il y ait du sperme sur Maria ou qu'on explique qu'elle a plusieurs fois reçu des avances déplacées).



THÉÂTRE

La sœur de Jésus-Christ, le tout en scène



Par Alan Santi 4 Novembre 2024



© Lara Herbinia

Georges Lini, rompt avec l'original, avec l'essence même du seul en scène, le narrateur n'est plus seul sur les planches. À ses côtés, une musicienne, tantôt chanteuse, tantôt violoncelliste, tantôt pianiste, tantôt accordéoniste. Elle ne fait pas partie de l'histoire et, pourtant, elle est omniprésente.

Avec cette bande sonore vient un rythme de parole, très élevé, mais qui se tait parfois, laissant la part belle à la musique. Ainsi, ce n'est presque plus du théâtre que l'on regarde, ça devient une sorte de slam, ou du moins quelque chose d'hybride qui intrigue. La musique nous emporte et le texte nous guide. J'y ai, personnellement, trouvé ma marotte de ces dix prochaines années : il faut plus de musique au théâtre afin d'utiliser le silence, comme il en est au cinéma, une esthétique en soi et non simplement l'absence de paroles. Parce qu'entre cette musique et ces flots de mots denses, les pauses, les silences troublent, posent un grave solennel qui dénotent, qui marque.

Dans cette même idée qu'est la remise en question du seul en scène : les personnages. Mais pour aller plus loin, encore faut-il contextualiser l'histoire. *La sœur de Jésus-Christ*, c'est cette jeune femme, Maria, qui s'est emparée du revolver Smith & Wesson 9 mm laissé dans la commode familiale depuis bien des années, et qui traverse le village ignorant tout sur son passage pour aller

Au départ, la sorella di GesùCristo, c'est un seul en scène (on évitera ici le terme one man show qui, bien qu'il soit la traduction littérale, renvoie un peu trop au spectacle d'humour dans l'imaginaire collectif) : un homme, un pied de micro, point barre. Mais mettre en scène, c'est surtout repenser les choses. Dans cette version du texte d'Oscar de Summa,

régler une affaire dont personne ne connaît, au départ, la substance. Autour d'elle, se forme un attroupement, les footballeurs, les chasseurs, les vieilles, les jeunes, les badauds, les motards, tout le monde suit Maria. Et pour les incarner tous, un comédien. Un comédien, mais pas que. À chaque nouveau personnage, c'est un costume qui descend du ciel, habillant littéralement l'espace. Les personnages sont là et y restent tant et si bien que lors de la confrontation finale, c'est tout le village qui est matérialisé en arrière-plan.

Il y a un demi-mensonge dans ce que je viens d'écrire. Lorsque je parle de tous les personnages, je veux dire tous, sauf un. En effet, l'originalité du texte est de rendre sa protagoniste muette. Maria ne dit quasiment pas de la pièce, elle n'est d'ailleurs presque pas jouée par le comédien/narrateur, un peu au début, un peu à la fin, et même pas dix mots. Si Maria n'est que peu incarnée, c'est parce que son histoire est simple, si elle a cherché le revolver Smith & Wesson 9 mm c'est pour se venger et c'est la seule chose qu'elle fait de toute la pièce : trouver l'arme et marcher. Car, c'est autour de cette histoire de représailles, cette histoire d'une femme qui se venge des violences qui lui ont été faites, que vont se greffer l'essence de la pièce : les dynamiques systémiques.

Oui, on s'attendait à un mot plus sexy, mais la réalité est là. Les neuf dixièmes du spectacle sont composés de récits périphériques, du quotidien des autres personnes du village. Toutes ou presque, tourne pourtant autour d'un même thème : les relations hommes-femmes. Il n'est pas seulement question ici que d'histoire de couples ou d'histoires intimes, mais de toutes les interactions hommes-femmes : mari-femme et entre amants bien sûr, mais aussi père-fille, frère-sœur, professeur-élève, ami-amie. Ces histoires, qui sont des variations du thème, prennent tellement le pas sur la marche de Maria qu'on l'en l'oublierait presque, un peu comme un Vernon qui disparaît au profit des personnages secondaires de la trilogie *Subutex* de Virginie Despentes. Car le but n'est pas de montrer que ce qui a créé la colère de Maria est de l'ordre de l'extraordinaire, mais de parler société, de faire prendre conscience de la globalité de la chose. D'où l'utilisation du terme dynamique systémique.

Comme il en est le cas dans *Vernon Subutex*, chaque histoire, chaque personnage permet d'ajouter une couleur différente en plus que de proposer une variation supplémentaire. Ainsi, la pièce joue avec ce mélange d'émotions, tantôt graves, tantôt mélodramatiques, tantôt comiques. Par cet enchevêtrement de tons, les violences sexistes et sexuelles ne sont pas amoindries, mais elles sont mises dans un cadre moins lourd, celui de la vie de tous les jours, celle qui passe par des moments graves, par des moments mélodramatiques, par des moments comiques. En étant mise en avant dans le cadre le plus commun qui soit, la lutte qu'il convient de leur faire n'en est que plus légitimée. Parce que tout le monde est Maria, tout le monde est son père, sa mère, son ex, son crush, sa pote, sa prof et personne ne veut qu'une chose pareille arrive à une proche. Afin de créer la possibilité de s'identifier à n'importe quel personnage, un choix fort a été fait : ne pas les jouer. Ou pour être plus précis, les jouer de manière neutre, tous de la même façon. Ainsi, on calque très peu d'imaginaire sur eux, les faisant apparaître moins à distance. En mettant l'accent sur ce qu'ils disent à défaut de le mettre sur qui ils sont, on les comprend mieux parce qu'ils sont tous soi ou quelqu'un que l'on connaît.

La sœur de Jésus-Christ, c'est une accumulation de mélanges aussi belle dans la forme que brillante dans le fond.

LE BRUITDUOFF TRIBUNE

LES SCENES ACTUELLES SANS TABOU NI TROMPETTES

« LA SOEUR DE JESUS-CHRIST », UN WESTERN CONTEMPORAIN



La sœur de Jésus-Christ, de Oscar de Summa, traduction Federica Martucci, mise en scène Georges Lini, avec le comédien Félix Vannoorenberghe et la musiciennes-compositrice, Florence Sauveur, jusqu'au 16 novembre 2024, au théâtre de Poche à Bruxelles.

Un western contemporain, situé dans les années 80

C'est la surprise à la Villa des Chrysanthèmes, située dans la rase campagne des Pouilles. Elle, c'est Maria. Maria que l'on surnomme la sœur de Jésus-Christ parce que son frère, Simeone, le plus beau du village, ressemble au Messie. La ressemblance est telle que, lors de la passion du Vendredi Saint, chaque année, il endosse le rôle de Jésus-Christ. Inutile de préciser que ce jour-là, la fréquentation de l'église du village atteint son pic le plus absolu. Comme dans tous les villages du Sud de l'Italie, tout le monde est affublé d'un surnom. Et Maria, ne fait pas exception. Mais là, elle n'en a que faire, Maria est déterminée : « elle a les yeux limpides de ceux dont l'intention cristalline vise un but précis ». Elle

s'empare du cadeau de l'oncle d'Amérique à la famille Calandra, un Smith & Wesson 9 mm, qui, jamais utilisé, dormait depuis des décennies dans le buffet de la cuisine. Elle « bascule le barillet chromé de l'arme et vérifie qu'à l'intérieur s'y trouvent bien les huit projectiles argentés » et, sans un regard en arrière, d'un pas décidé, elle quitte la maison familiale, foulant de ses longues et belles jambes, la route en direction du village. Parce que oui, elle est belle Maria. Tellement belle qu'elle attise les jalousies, les désirs, les convoitises, les médisances, l'amour et la haine des villageois, tout à la fois. Pas facile d'être dans la peau de Maria, dans un monde qui tourne autour du patriarcat, du machisme, du sexisme, où les luttes pour l'émancipation pointaient déjà le bout du nez.

« (...) L'invincibilité se trouve dans la défense, la possibilité de victoire dans l'attaque » (L'art de la guerre, de Sun Tzu) (*)

On a beau lui crier de rebrousser chemin, de lui demander ce qu'elle compte faire de cette arme à la main, mais Maria ne répond pas, ne se retourne pas. Elle continue à marcher en silence, les yeux rivés vers le but qu'elle s'est assigné, celui de faire face à une violence subie la veille. Le village prend sa suite, un cortège se forme, sans savoir où va la belle, jusqu'à ce que tout finisse par se préciser. C'est alors que les langues se délient, tantôt en sa faveur, tantôt contre elle, l'encourageant parfois à poursuivre ou à essayer de la dissuader. Chacun et chacune y va de son anecdote, vraie ou fausse, mais personne ne peut l'arrêter. Ni les villageois, ni les gendarmes, ni la famille, personne. « En défendant son corps, pour le « reprendre », Maria est obligée de le

rendre public, de le donner littéralement à la foule et à ses délires, obligeant tous ceux qui la rencontrent à prendre position (...) » (De Summa).

« (...) La fragilité, la faiblesse, placées au bon endroit, sont puissance. » (L'art de la guerre, de Sun Tzu ») (*)

Que vise Maria ? Chez qui se rend-elle ? Quelle sera l'issue de cette histoire ? Et de se poser les questions, tel l'auteur : peut-on choisir la violence pour « réparer » la violence ? Quelles sont, sinon, les alternatives ? Peut-on remettre les choses à leur place ?

Pour connaître l'issue de la pièce, le mieux est de se rendre au théâtre de Poche, à Bruxelles. Une pièce captivante, déconcertante, émouvante, surprenante.

Prix Maeterlinck 2023 de la meilleure scénographie (Thibaut de Coster et Charly Kleinermann), la pièce *La Sœur de Jésus-Christ* (nommé meilleur spectacle) est un genre de western contemporain, mis en scène par Georges Lini qui, une nouvelle fois, épate par son talent à saisir l'essentiel d'une histoire, percutant directement le cœur et l'esprit des spectateurs, bouleversant. Le metteur en scène, toujours à la recherche de la beauté dans les textes, arrive, il faut le dire, très souvent à les mettre en valeur. Le conteur endosse plusieurs personnages sur scène de manière assez surprenante, grâce à une scénographie absolument bluffante. Un succès déjà rencontré lors de sa création en 2023 au Poche et on ne s'en lasse pas. Comme souvent avec Lini, un casting de choix, puisque pour cette performance il choisit Félix Vannoorenberghe, exceptionnel, nommé dans la catégorie du meilleur interprète. Largement mérité ! Il partage la scène avec Florence Sauveur, multiinstrumentiste et compositrice formidable. Ensemble ils créent une harmonie sur scène, la musique et le texte ne font qu'un, suscitant une formidable atmosphère où le public, captivé, ose à peine respirer. Complicité évidente avec un plus : l'art de conter l'histoire, telle une fable.

L'auteur Oscar de Summa : De nombreux prix à son actif, acteur, metteur en scène, écrivain, l'italien Oscar de Summa complète sa trilogie de la province avec « *La sœur de Jésus-Christ* » (I « *Diario di provincia* » et II « *Stasera sono in vena* »). Pour l'auteur : « Il y a certainement une première phase dans la création théâtrale qui concerne les côtés obscurs de chacun. Peut-être que ce qui fascine, au début, c'est le sentiment de complexité, la découverte de parties cachées et inexploitées de soi-même. Pour mille raisons : le milieu familial, les expériences, la culture de référence. On éprouve alors immédiatement un sentiment de liberté important qui nous révèle la complexité du masque, la nécessité d'assumer un rôle dans différentes situations. Peut-être semble-t-il que notre nature est composée de plusieurs natures (...). Mais le voyage ne s'arrête pas, il ne s'arrête pas avec cette première découverte : c'est une sorte de spirale qui, à différents moments de la vie, révèle des choses différentes et nous fait ressentir différemment ».

Autrement dit, Oscar de Summa est à la recherche de la vérité. Pour ce troisième volet de la trilogie, bien qu'il l'espérait et cherchait, même, à rejoindre l'Europe, l'artiste italien ne s'attendait pas à un tel succès. C'est sa rencontre avec la traductrice Federica Martucci, qui va tout faire basculer vers un succès au-delà des frontières de l'Italie, notamment vers la France et la Belgique. Pour son grand bonheur, l'histoire devient... universelle !

Stanting ovation pour « *La sœur de Jésus-Christ* », les applaudissements n'en finissent pas. Pièce nommée aux Prix Maeterlinck 2023 dans les catégories meilleur spectacle et meilleur interprète. Lauréat dans la catégorie meilleure scénographie. Un livre à lire et une pièce à voir absolument, au théâtre de Poche à Bruxelles, jusqu'au 16 novembre 2024.

J'y vais, j'y retourne et j'en parle autour de moi !

Julia Garlito Y Romo

() Épigaphes que l'on retrouve dans le roman « La sœur de Jésus-Christ » de Oscar De Summa.*

LA SŒUR DE JÉSUS-CHRIST

Un titre racoleur ou provocateur pour une représentation magistrale, traitant de la violence du sexe dit fort sur le sexe dit faible, dénoncée par un homme.

Première image : éclairage centré sur une robe rouge pendue sur un cintre ; dernière image : un vêtement en jean atterrissant au sol. Une heure et quart sépare ces deux tableaux, le temps nécessaire pour raconter, revivre la marche inexorable, arme chargée à la main, de Maria, la sœur de Simeone, surnommé Jésus parce qu'il a les cheveux longs et joue le Christ le vendredi saint dans un village du sud de l'Italie.

Sacré défi pour Félix Vannoorenberghe d'incarner, à lui tout seul, cette jeune fille meurtrie et déterminée ainsi que toutes les personnes (famille, amis, connaissances...) qui se trouvent sur son passage, soit pour l'arrêter soit pour l'encourager. Et il y en a du monde ! Preuve, s'il en fallait une, par l'accumulation successive de toutes les tenues vestimentaires portées et montrées au public. Plus qu'impressionnant ! Maria n'a néanmoins qu'une seule idée en tête, un seul objectif parce que « maintenant, de nous deux, voyons qui n'a pas le choix » et que « la fragilité et la faiblesse placées au bon endroit sont puissance ».



Nous sommes captivés par la présence et le phrasé du comédien, pleinement et justement habité par le texte d'Oscar de Summa. Des mots tantôt crus, tantôt poétiques. Des réflexions, des aphorismes sont aussi projetés sur le fond de scène. On aimerait une petite pause pour en apprécier toute la profondeur et la portée. Cependant peu, voire aucune respiration. C'est que la Maria, elle, étouffe, ne

peut, ne sait plus attendre, la violence physique et morale ayant atteint ses limites.

Les paroles pourraient suffire pour interpeller, faire réfléchir. Afin de frapper plus fort encore, la scénographie (prix Maeterlinck 2023) ne laissera aucun spectateur insensible tant les images qu'elle suscite resteront imprimées dans la mémoire. Comme la musique jouée en direct par Florence Sauveur s'accorde à la tension croissante que soulignent les notes du violoncelle, de l'accordéon et du clavier.

Isabelle SPRIET

Ath, 11 avril 2025

Le Monde – Sandrine Blanchard – 14/07/2025

La Libre – Stéphanie Bocart – 15/07/2025

Le Parisien – Sylvain Merle et Grégory Plouviez – 17/07/2025

Un Fauteuil Pour Orchestre – Sylvie Boursier – 17/07/2025

Les Arts Liants – Fanny Inesta – 20/07/2025

Tatouv – Patrick Adler – 21/07/2025

Le Nouvel Obs – Nedjma Van Egmond – 22/07/2025

Theatral Magazine – Nedjma Van Egmond – 26/07/2025

La Libre – Laurence Bertels – 27/07/2025

Télérama – Fabienne Pascaud, Emmanuelle Bouchez et Kilian Orain – 05/08/2025

MICHEL FLANDRIN

Nous n'allons pas vous laisser partir comme ça.

Qui ça nous ?

Smith Wesson et moi.



Cet échange précède la première utilisation du Magnum 357 (9mm), arme de service de l'inspecteur Harry Callahan, alias Clint Eastwood, héros de *L'Inspecteur Harry*, classique du polar urbain, réalisé en 1971 par Don Siegel (1912-1991). Le même ustensile sommeille, quelque part dans le Sud de l'Italie, dans un tiroir de la maison de Maria.

Jusqu'à ce jour où la jeune femme se saisit du flingue et traverse le village avec la ferme décision de s'en servir. Sur ses pas, se greffe une impressionnante procession.

Le soleil brûlant, la robe rouge, les visages fermés, le calibre à la main..., *La Sœur de Jesus-Christ* est un spectacle où l'on voit les images. Au plateau, accompagné par son Ennio Morricone, alias Florence Sauveur, violoncelliste multi-instrumentiste, Félix Vannoorenberghe restitue le cortège mortifère, dont l'ampleur évolue au diapason de la garde-robe qui tapisse, peu à peu, le fond de scène.

L'auteur italien Oscar de Summa, utilise le trajet de Maria comme la colonne vertébrale d'une narration qui jongle avec les registres : tension, romance, humour, en particulier dans la description des *bonhommes à crampons* qui courent après un ballon. A cet effet, Félix Vannoorenberghe s'avère un bateleur attentif à la nuance, tant qu'à la truculence.

En chemin, se dessine les us et coutumes d'une communauté au sein de laquelle il n'est pas bon d'être d'une *beauté fatigante*. Comme l'on peut s'en douter, les déterminismes de genre et la loi du silence, constituent le carburant principal du récit. Mais la composition hétérogène de l'équipage, les tonalités contrastées des retours en arrière, insufflent nuance et dialectique dans l'approche de la situation.

Comme dans tout bon western, la marche se termine par un face-à-face. Mais, là encore, tout ne passe pas comme
autrefois.

L'efficacité du conte, le charisme du conteur, les ponctuations inspirées de la musicienne, l'invention

esthétique propre aux accessoires, participent à la réussite de la proposition qui se suit comme polar sicilien de Damiano Diamani (1922-2013), auteur du formidable *La Moglia piu bella* (1970), traduit en français par *Seule contre la mafia*, le premier et l'un des plus beaux rôles de la forcément sublime Ornella Muti.

Enfin quid de *La Sœur de Jésus-Christ*? Pour découvrir le fin mot du titre et à l'instar de la verve caustique du texte de Oscar de Summa, il suffit d'aller voir ce spectacle haletant, subtil et bigarré.



La Sœur de Jésus-Christ : 16H, Théâtre des doms. Jusqu'au 26 juillet. Relâche le mercredi.

Réservations : <https://lesdoms.eu/spectacle/la-soeur-de-jesus-christ/>

Photographies : LARA-HERBINIAWEB, EDA.

La soeur de Jésus-Christ

Théâtre des Doms



Avignon - juillet 2025

Pièce écrite par Oscar de Summa, traduite par Federica Martucci, mise en scène par Georges Lini, avec Félix Vannoorenberghe et la musicienne Florence Sauveur.

Depuis qu'elle s'est emparée du pistolet familial caché dans le buffet depuis des décennies, tout le village italien, qu'elle est train de traverser d'un pas déterminé, est en ébullition.

Deux barres traversant au second plan la scène en largeur. A droite, la musicienne et ses instruments. Il entre, se saisit de la robe dont le cintre est posé sur une des barres et démarre ce qui s'avérera un inoubliable moment théâtral.

Pour faire entendre les mots d'**Oscar de Summa** dans "**La Soeur de Jésus-Christ**", comme il l'avait fait pour le texte d' [Iphigénie à Splott](#), **Georges Lini** (hélas disparu à quelques jours du festival Off et à qui la représentation est dédiée) a conçu une nouvelle fois une mise en scène aussi sobre que parfaite où chaque détail magnifie le tout.

Le comédien d'abord. Dirigé au cordeau par Georges Lini, **Félix Vannoorenberghe** effectue une prestation en tous points parfaite pour incarner, dans ce qui ressemble à un western moderne, tour à tour tous les habitants du village.

Avec une intelligence de jeu rare, une précision et une finesse remarquables, maîtrisant la diction, le rythme et se fondant dans la peau de chaque protagoniste dont le vêtement sorti d'une caisse viendra s'aligner sur son cintre aux côtés des autres sur l'une des barres derrière lui), le jeune comédien belge est impressionnant.

Sans aucun surjeu ni caricature mais avec une simplicité (parfois une seule inflexion de voix) et une acuité peu communes, il déroule le fil de ce récit. Et c'est magistral.

A sa droite, la musicienne, **Florence Sauveur** (admirable), passe d'un instrument à l'autre (violoncelle, accordéon et piano) pour soutenir, porter et donner à voir des myriades de couleurs et de sensations, conférant à ce texte flamboyant une puissance qui va crescendo.

Et l'on suit, captivé par la grâce de ces deux interprètes rares et de la perfection de la mise en scène, l'histoire de Maria qui, comme Iphigénie, se lève et se bat. Ici contre les violences patriarcales.

Une performance totalement éblouissante. Un grand choc théâtral.

Coup de cœur absolu !

Nicolas Arnstam



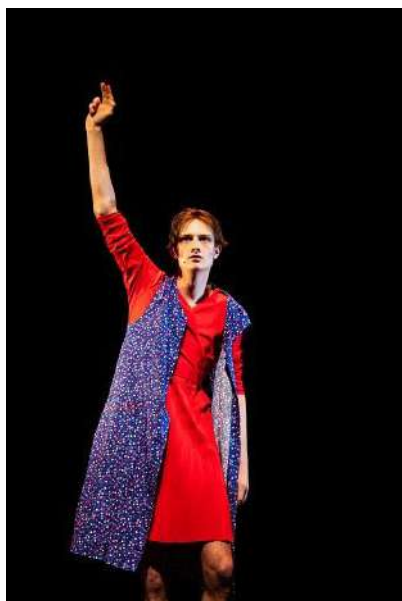
© Lara Herbinia

CRITIQUES / FESTIVAL OFF AVIGNON

La sœur de Jésus-Christ : Un miracle absolu

En accompagnant la magnifique production de la pièce d'Oscar de Summa par la Cie Belle de Nuit, le théâtre de Poche de Bruxelles, dirigé par Olivier Blin, poursuit son engagement à faire entendre des textes forts sur des sujets sociétaux importants. Un coup de cœur.

4 juin 2025



Avant d'arriver au Festival Off d'Avignon au théâtre des Doms, le spectacle, créé en 2023, tourne en Belgique. C'est au théâtre La Vénérie à Watermael-Boitsfort que nous avons assisté à une représentation de la pièce du dramaturge italien, *La sœur de Jésus-Christ*. Spectacle qui a mis debout les spectateurs, saisis par l'émotion du texte, la beauté de la mise en scène de **Georges Lini** et l'extraordinaire prestation du comédien **Félix Vannoorenberghe**.

Une histoire qui ne devrait plus être ordinaire

Le titre accroche. Avant le spectacle, chacun y va de sa réflexion. « *Jésus avait donc une sœur ?* » Ce Jésus n'est pas celui qui a été mis en croix, mais Simon, un garçon d'une grande beauté, « *surnommé Jésus-Christ à juste titre parce que tous les ans, depuis quelques années maintenant,*

durant la Passion vivante, il interprète le rôle du Très Haut. ». La beauté est au centre du drame qui va se jouer dans ce petit village des Pouilles en Italie. Car Maria, tout comme son illustre frère, est aux yeux de tous un miracle de la nature, une madone. Une jeune fille de quinze ans qui, sans le savoir et surtout le comprendre, fait perdre la tête aux hommes lorsqu'elle marche dans la rue.

Un jour, la gamine s'empare dans un tiroir de la cuisine d'un vieux Weston, cadeau oublié d'un oncle d'Amérique, et sort de la maison. Le tenant fermement dans la main, elle traverse le village d'un pas vengeur pour se rendre chez Angelo Le couillon, le jeune homme qui lui a fait du mal la veille. Tout le village suit son chemin de croix. À chaque station, chaque habitant va



commenter, se souvenir. Certains tentent de la dissuader, en lui expliquant que c'est de sa faute. Prenant conscience du mal qui lui a été fait, d'autres l'encouragent.

Une parole puissante

La pièce d'**Oscar de Summa**, admirablement traduite par **Federica Martucci**, est une véritable réussite. Derrière ses personnages hauts en couleur et aux caractères bien trempés, se cache une tragédie grecque. Maria, à la manière d'Antigone, a choisi de dire non. Un seul comédien porte la narration : retenez bien le nom de Félix Vannoorenberghe. Son talent est immense. En conteur remarquable, il passe d'un personnage à l'autre avec une aisance saisissante, jouant avec finesse sur les contrastes d'émotion. Il nous emporte dans le tourbillon de ce récit bouleversant, qui met à nu les âmes humaines.

Une représentation stylisée avec soin

Le metteur en scène Georges Lini est considéré comme une « figure centrale du théâtre en Belgique ». L'excellence de son travail nous avait éblouis dans [*lphigénie à Splott*](#) de Gary Owen. Ici encore, on retrouve l'épure et la musique. Tout part d'un plateau nu, où est suspendue une robe rouge sur un cintre, entourée de portants vides et de deux grandes boîtes-armoires. Le comédien enfle d'abord la robe, qu'il ne quittera plus. Pour chaque personnage, il sort un costume — remarquables ouvrages de **Charly Kleinermann** et **Thibaut De Coster** — qui permet de faire émerger la singularité de chacun.

Ce processus fait songer au théâtre d'objet. Dans cette version allégée, il n'y a que les silhouettes des protagonistes, une trentaine. C'est déjà impressionnant. Dans l'autre version – qui a été récompensée du **Prix Maeterlinck de la critique 2023** – quatre-vingt-huit costumes, un par habitant, descendent des cintres. La musique, interprétée en direct par l'excellente **Florence Sauveur**, accompagne vraiment le récit, créant des respirations. Si vous passez par Avignon, ne manquez pas ce brillant spectacle, à qui l'on souhaite une longue et belle route.

Marie-Céline Nivière – Envoyée spéciale à Watermael-Boitsfort

Télérama

FESTIVAL OFF D'AVIGNON 2025 : LES 30 PREMIERS COUPS DE CŒUR DE "TÉLÉRAMA"

Mises en scène historiques et politiques, adaptations classiques, parcours de femmes, relations de couple, quêtes de soi identitaire et sexuelle... Et toutes les meilleures pièces du Off d'Avignon, à ne pas rater dès le 5 juillet.

Par Fabienne Pascaud

Le 27/06/2021

C'est historique ! Pour la première fois les dates du Festival In et du Festival Off sont alignées cet été ! Du 5 au 26 juillet. Signe que les deux manifestations désormais se complètent pour donner une vision globale du théâtre en France. Signe qu'il n'y a pas le théâtre d'art subventionné d'un côté et le bazar de la création privée de l'autre. D'autant que nombre de compagnies aidées par l'État et les collectivités locales n'ont souvent d'autres moyens de se faire repérer qu'en s'engouffrant dans la forêt vierge du Off. Qu'on en juge : 1 724 spectacles annoncés pour cette 59^e édition et 1 347 compagnies présentes ! Davantage encore qu'en 2024. Mais pas de panique : nous vous aidons à tailler votre route. Dès le mois d'avril, de nombreuses compagnies nous ont en effet présenté en avant-première leurs spectacles, tandis que bien des créations appréciées durant l'année ont décidé de poursuivre à Avignon. Voilà donc, sélectionnées avec gourmandise, une première liste de 30 pépites à ne pas rater. Et deux autres sélections suivront, pour vous aider encore. Le Off contient souvent des trésors...

"La Sœur de Jésus-Christ", d'Oscar De Summa



Félix Vannoorenberghe, travesti dans la peau de Maria. Photo Lara Herbinia

Maria empoigne un pistolet et descend la grand-rue de son village du sud de l'Italie. La sœur du type si beau que le curé lui fait jouer le Christ, à Pâques, court se venger de celui qui l'a violée. Et tout le village se met à la suivre. Pour la protéger. Même ceux qui la jugent aguicheuse et pas loin de mériter son sort ; même les

patriarches sévères, qui jurent soudain de protéger leurs filles ; même la mère du violeur. Chez qui Maria arrive. Il l'attendait... L'Italien Oscar de Summa signe ici un monologue épique sur la

violence, le patriarcat, le sort des femmes. D'autant plus fort qu'il est incarné par un homme, l'époustouflant comédien belge Félix Vannoorenberghe, jouant Maria en travesti et bien d'autres personnages, accompagné d'une musicienne, à l'accordéon comme au violoncelle. Alors son parcours devient entêtant... Dans une scénographie spectaculaire et pauvre à la fois, pleine de fantômes, le metteur en scène Georges Lini invite à une cérémonie sacrée. — **F.P.**

TTT Du 5 au 26 juillet, Théâtre des Doms, 16h15. Durée : 1h20. Relâche les 9, 16, et 23 juillet.
Tél. : 04.90.14.07.99.



Georges Lini entouré de interprètes le comédien Félix Vannoorenbergh et la musicienne Florence Sauveur, lors de la création en 2023 au Théâtre de Poche de "La sœur de Jésus-Christ" © Lara Herbinia

DAGUERREOTYPES

Georges Lini : Une belle âme s'en est allée

Le comédien et metteur en scène, considéré comme une « figure centrale du théâtre en Belgique », s'est éteint d'un cancer le vendredi 27 juin 2025, à l'âge de 58 ans.



Marie-Céline Nivière
29 juin 2025

La Belgique vient de perdre l'un des metteurs en scène les plus doués de sa génération. En France, **Georges Lini** s'est fait remarquer en 2023 au Festival Off d'Avignon avec [Iphigénie à Splott](#) au théâtre 11 • Avignon. Son dernier spectacle, [La sœur de Jésus-Christ](#) arrive au Théâtre des Doms pour cette nouvelle édition. Sans lui. Mais son aura, elle, continuera de briller sur ce travail magnifique, qui témoigne de son grand talent.

Un homme de combats



« *Iphigénie à Splott* » de Gary Owen © Debby Termonia

Le 2 juin, lors de la première représentation de sa dernière mise en scène au Théâtre de La Vénérerie à Watermael-Boitsfort, dans la banlieue de Bruxelles, Georges Lini était absent.

Olivier Blin, directeur du Théâtre de Poche, en a donné la raison : le metteur en scène livrait son dernier combat contre la maladie. Les nouvelles

étaient mauvaises, et la tristesse comme l'inquiétude se lisaient dans les yeux et les cœurs de toute l'équipe.

Ce spectacle, créé au Poche en 2023 et récompensé par le **Prix Maeterlinck de la critique**, a rencontré un immense succès. Depuis, il tourne à travers la Belgique. Sa venue au Off d'Avignon, dans le lieu emblématique du Théâtre des Doms, permet à l'œuvre de franchir les frontières, avec — on l'espère vivement — une future exploitation parisienne. Au théâtre, tant que les œuvres vivent, on ne meurt jamais vraiment.

Un artiste complet

Georges Lini est arrivé au théâtre sur le tard, à l'âge de trente ans. Il sort diplômé du Conservatoire royal de Bruxelles en 1999. Il fait ses premières armes comme comédien au Théâtre de Poche dans *Bent*, *Trainspotting*, *Le Colonel-Oiseau*, *Le Père des anges*... Très vite, le désir de s'emparer de textes forts, qu'ils soient contemporains ou classiques, le pousse vers la mise en scène. En 1997, il crée sa compagnie Belle de Nuit. Il faudra attendre 2004 et la fondation du ZUT (Zone Urbaine Théâtre) à Molenbeek — collectif qu'il dirigera jusqu'en 2008 — pour qu'il rencontre un véritable succès critique et public.



Félix Vannoorenberghe dans « La sœur de Jésus-Christ » © Lara Herbinia

Il met en scène des textes de **Wajdi Mouawad**, **Lee Hall**, **Joe Penhall**, **Xavier Durringer**, **Fabrice Melquiot**, **Denis Kelly**, **Sophie Landresse** mais aussi **Racine**, **Feydeau**, **Tchekhov** ou **Camus**. Son dernier coup de maître est la *Trilogie des Antigone*, composée de trois monologues : *Iphigénie à Splott*

du **Gallois Gary Owen**, *La Sœur de Jésus-Christ* de l'Italien **Oscar De Summa**, et *Queen Kong* de la Française **Hélène Vignal**. Trois textes traversés par des cris de révolte féminins. Georges Lini était un homme de son temps, qui se dressait contre les injustices et les dérèglements du monde.

Un homme généreux

Nous avons échangé longuement avec lui, après une représentation d'*Iphigénie à Splott* au Théâtre de Poche. Un moment lumineux avec un homme passionné, d'une rare écoute. Malheureusement, l'entretien prévu après *La Sœur de Jésus-Christ* n'a jamais eu lieu. Nous avons tant de choses à lui dire. Son spectacle nous avait bouleversés. La maladie a eu le dernier mot, laissant l'amertume d'une absence. Celle d'un artiste entier, habité, qui avait encore des projets, des envies, une formidable soif de vivre.

La Sœur de Jésus-Christ de Georges Lini — Arts Mouvants

Après *Iphigénie à Splott* en 2023 et *Le Songe d'une nuit d'été* en 2024, le Théâtre de Poche, dirigé par Olivier Blin, investit le Théâtre des Doms dans le cadre du Festival d'Avignon 2025 avec *La Sœur de Jésus-Christ*. Créée au Poche en 2023 et récompensée par le Prix Maeterlinck de la meilleure scénographie, *La Sœur de Jésus-Christ* est l'un des volets de la Trilogie des Antigone portée par la Compagnie Belle de Nuit. Elle s'inscrit dans la lignée de récits contemporains qui figurent la femme en héroïne d'une tragédie dont elle entend, enfin, changer la donne.

Pistolet Smith & Wesson 9 millimètres en main. Maria quitte la maison familiale. Le petit village des Pouilles est en émoi. Déterminée, Maria marche vers celui qui, la veille, lui a fait violence. Entraînant avec elle un cortège qui peu à peu se constitue et enfle de l'aura de la jeune femme, Maria, inflexible et déterminée marche vers son destin.

George Lini met en scène le texte de l'Italien Oscar de Summa en un long plan-séquence impressionnant de virtuosité qui n'a de cesse de transcender le mouvement de Maria qui avance telle une guerrière. Dans un parallèle troublant, en écho au combat de la jeune femme, s'inscrivent en fond de plateau des extraits de l'Art de la guerre de Sun Tzu. La guerre ici n'est pas celle de celui qui attaque mais de celui qui se défend, défie et conquiert une liberté bafouée.

Félix Vannoorenberghe déploie le fil narratif de ce western moderne d'une intense présence. Avec une maîtrise et une précision incroyables, le comédien creuse les failles des personnages et se saisit du sensible qui surgit à chaque détour du récit. Incarnant tous les personnages qui croisent en ce jour donné le chemin de croix de Maria, et ont croisé un jour plus intimement la jeune fille, **Félix Vannoorenberghe transforme une histoire de violence tristement ordinaire en épopée extraordinaire.**

À ses côtés, la musicienne et compositrice Florence Sauveur accompagne chaque souffle, chaque silence d'une émotion tangible.

Vengeresse d'un patriarcat décomplexé, portée par une colère froide, Maria fédère autour d'elle. Sa trajectoire devient celle de tant d'autres combats féministes nés de blessures, et tournés vers l'éveil d'une conscience collective, lucide, révoltée, nécessaire.

Sur fond de western tragique, *La Sœur de Jésus-Christ* déploie la trajectoire d'une jeune femme qui reprend le pouvoir sur son récit. Félix Vannoorenberghe incarne une parole féminine inflexible portée par une mise en scène d'une tension bouleversante.

Une tragédie contemporaine puissante et lumineuse.

Hottello Théâtre

***La sœur de Jésus-Christ*, de Oscar De Summa, traduction Federica Martucci, mise en scène Georges Lini, au Théâtre des Doms**



Crédit photo: Lara Herbinia

La sœur de Jésus-Christ, de **Oscar De Summa**, traduction **Federica Martucci**, mise en scène **Georges Lini**, direction musicale et composition **François Sauveur**, création sonore et composition **Pierre Constant**, vidéo **Sébastien Fernandez**, scénographie et costumes **Charly Kleinermann** et **Thibaut De Coster**, lumières **Jérôme Dejean**, collaboration dramaturgique **Nargis Benamor** avec **Félix Vannoorenberghe** et **Florence Sauveur**, musicienne et compositrice.

La création en France de *La sœur de Jésus-Christ*, succès du Théâtre de Poche de Bruxelles, est endeuillée par la disparition récente de son metteur en scène Georges Lini. La Compagnie Belle de nuit dont Georges Lini était le Directeur Artistique doit surmonter cette épreuve sans un répit. La mise en scène de Georges Lini est la dernière d'une trilogie consacrée à des « Antigone » d'aujourd'hui, des jeunes femmes qui se lèvent face à une oppression séculaire et affirment leur volonté de vie et de liberté. Après *Queen Kong* d'Hélène Vignale, *Iphigénie à Splott* de Gary Owen remarquée l'an dernier à Avignon, *La sœur de Jésus -Christ* conte la geste de Maria, jeune fille d'un village des Pouilles qui s'apprête à se faire justice elle-même des violences qu'elle a subies.

La pièce, signée d'Oscar De Summa, auteur, acteur et metteur scène italien, est fondée sur la transposition d'un très long travelling cinématographique, qui reprend la situation emblématique du western où deux personnages vont s'affronter, les armes à la main, sous un soleil de plomb. C'est du Sergio Leone théâtralisé où les quelques centaines de

mètres que va franchir Maria s'accompagnent du mouvement formé par les habitants de tout un village qui s'agglutinent progressivement. Une foule qui se masse derrière Maria qui avance, prenant fait et cause pour la jeune fille violentée. Celle-ci ne fait pas appel à un justicier mais se charge elle-même de la besogne après s'être saisi du cadeau de famille d'un cousin émigré aux USA, à savoir un revolver Smith & Wesson 9mm et son fameux barillet tournant.

La foule est composée de personnages hauts en couleur, membres de la communauté villageoise qui apparaissent les uns après les autres. Les chasseurs dont le plus respecté, le plus aristo, le président de la société de chasse, se place derrière la jeune femme. Le garagiste amoureux, le Peter Fonda du coin, enfourche son Harley pour ouvrir le chemin suivi de ses copains bikers. Les commères et les autres jeunes filles qui jalouaient Maria pour sa beauté provocante changent de camp et se placent derrière elle, suivie par Jésus – Christ, surnom de son frère, ses parents, et même la mère déjà éplorée de son agresseur. Inversion de l'histoire et des relations séculaires entre les sexes.

Car Maria devient l'étendard de la peur et des humiliations de toutes ces femmes qui ont enfin compris qu'elles devaient refuser le regard et la violence d'hommes, qui ont pris conscience de leur comportement. C'est évidemment une fable édifiante en raccourci où l'humour et la parodie s'invitent avec une feinte naïveté.

C'est au comédien Félix Vannoorenberghe d'incarner tous les rôles celui du témoin, celui de Maria et de tous les membres de la foule. Se transformant sans relâche, il va chercher les costumes de chacun des personnages secondaires, les enfile ou les met en situation puis les accroche progressivement en fond de scène. Il garde une robe rouge puisqu'il incarne avant tout Maria et jusqu'à Angelo le Couillon, cette graine de féminicide, qui implorera la grâce, tentant de se justifier avant que vengeance ne passe.

On peut regretter le sur-emploi du micro alors que le comédien se tire brillamment de l'exercice, accompagné par la poly-instrumentiste Florence Sauveur, qui tisse un fond musical à la Ennio Morricone. Un bon moment de théâtre qui emporte le public comme la foule des témoins subjugués, et qui se lève pour honorer une Maria vengeresse.

Louis Juzot

Du 5 au 26 juillet, 16h15 (relâche les mercredis), au **Théâtre des Doms**, 1bis Rue des Escaliers Sainte-Anne, 84000 Avignon, Festival Off



Publié le 07/07/2025

Par catherine Correze

La Sœur de Jésus-Christ

Elle a quinze ans, un corps d'enfant, une colère d'adulte, et un flingue dans la main. Maria traverse le village comme on fend une mer de regards, droite, muette, invincible. Ce n'est pas une promenade. C'est un mythe.

Ici, pas de chœur antique. Juste un homme seul sur scène, habité, possédé presque — Félix Vannoorenberghe crache les mots d'Oscar De Summa comme on crache une vérité trop longtemps tue. Il dit Maria. Il est Maria. Il est le village entier, et ça nous touche en plein cœur. Ça nous brûle même. Car c'est un théâtre brûlant, incandescent. Une claque. Une pépite. Le texte d'Oscar De Summa, mis en scène par Georges Lini, porté avec une intensité rare par Félix Vannoorenberghe, touche à l'universel. On est happé, suspendu à chaque mot, chaque silence.

Dans cette traversée solaire, on entend les échos de *Le Soleil des Scorta* de Laurent Gaudé. Même chaleur écrasante, même tension tragique, même humanité dense, rugueuse. On pense à ces villages du sud où tout le monde sait mais personne ne parle. Jusqu'à ce que quelqu'un prenne la parole. Ou l'arme.

Maria, c'est Antigone avec un 9mm, sans robe blanche ni tombeau. Elle n'est pas là pour enterrer un frère, mais pour laver l'affront, pour ressusciter une rage. Elle marche vers son bourreau comme on marche vers une vérité. Et ce n'est pas la loi des hommes qu'elle affronte, c'est leur silence. Leur lâcheté. Leur regard qui pèse, qui suit, qui dévore.

La scénographie est sublime dans sa simplicité : des habits suspendus comme des âmes figées, des absents omniprésents. Et la musique de la talentueuse Florence Sauveur en direct, comme un battement de cœur en fond, qui palpite, qui s'affole, qui soutient.

C'est une tragédie antique dans un décor de western. Une Antigone de poussière et de feu. Et surtout, une voix : celle de toutes les femmes qui, un jour, ont décidé de ne plus se taire. Un cri qui dit : assez.

Et ce cri, il faut l'entendre.

Une pièce bouleversante à voir impérativement.

Spectatif



LA SOEUR DE JÉSUS-CHRIST au théâtre des Doms - Avignon Off - Spectatif

Dès les premières minutes, *La Sœur de Jésus-Christ* nous plonge dans un univers à la fois intime et percutant, qui nous happe et nous retient. Un spectacle qui vient nous parler dans les profondeurs de nos ressentiments, tout en percutant notre réflexion. C'est captivant. L'auteur de toute évidence souhaite que l'émotion autant que la raison soient les cibles du récit. La mise en vie et surtout l'interprétation joignent leurs forces pour atteindre ce but avec réussite.

« Maria, c'est cette jeune fille qui s'empare du pistolet Smith & Wesson 9mm dans le buffet de la cuisine. Elle quitte la maison, l'arme à la main. Elle marche en direction du village. Elle se rend chez Angelo le Couillon, le jeune homme qui lui a fait violence la veille. Sur scène, un conteur et une musicienne racontent la révolte d'une jeunesse, un déclic qui fait boule de neige dans un village du sud de l'Italie montrant que s'il y peut y avoir une révolution dans un petit village des Pouilles où les gens portent des décennies de traditions, le miracle a eu lieu. »

Le texte d'Oscar de Summa, traduit par Federica Martucci, est le dernier volet d'une trilogie intitulée "Journal de Province" qui explore les thèmes de l'identification et de la rébellion à la prescription sociale, historique et culturelle qui nous anime à notre insu. Cette pièce traite particulièrement de la résistance à l'arrogance de la masculinité oppressante et des dégâts souvent tus du mâle dominant dans les relations interpersonnelles.

La mise en scène de Georges Lini donne au récit fluidité et engagement. Son approche, à la fois précise et sensible, permet aux spectateurs de s'immerger dans l'histoire, saisis par chacun des passages de la narration. L'univers visuel à la fois épuré et évocateur et les éléments de décor judicieusement choisis, accompagnent et renforcent l'atmosphère proche et réflexive du spectacle.

La musicienne Florence Sauveur, présente sur scène, joue ses compositions qui constituent un véritable fil conducteur, une dimension essentielle. Elle accompagne les moments de tension, de douceur ou de réflexion, et contribue à maintenir la curiosité et l'attention du public tout au long.

Félix Vannoorenberghe nous colle au mur. Son interprétation est époustouflante. En osmose avec la musicienne, son jeu, leur jeu, à la fois sincère et nuancé, donnent vie à

des personnages complexes et touchants. Leur complicité rend chaque instant authentique et poignant. Elle et lui sont remarquables.

Une pièce qui ne laisse pas indifférent, qui interroge, qui dérange et qui cherche à éveiller, sans asséner. La mise en scène est d'une rigueur artistique admirable. Et surtout, surtout, un spectacle porté par un comédien incroyable de puissance et de finesse de jeu, qui nous saisit d'emblée, sans détour, sans fioriture mais avec une redoutable efficacité. Une standing ovation est venue saluer ce travail de haut niveau. Une belle claque. Un spectacle à voir absolument.

Spectacle vu le 7 juillet 2025

Frédéric Perez



l'Humanité



PATRIARCAT Elle ne lâchait pas le Smith & Wesson

Envoyé spécial.

En robe rouge, le cheveu en bataille, pieds nus, bras levé, Felix Vannoorenberghe n'est pas Maria, la sœur de Jésus-Christ. Le jeune comédien est bien plus : récitant et porteur de cette histoire venue du sud de l'Italie, façonnée par Oscar De Summa. Surnommé Jésus-Christ, le frère de Maria incarne le personnage biblique chaque Vendredi saint. Ce matin, sa sœur ne sourit pas et ne dit mot. Ouvrant un tiroir du buffet de la cuisine, elle s'est emparée du Smith Wesson qui dormait là d'un sommeil de plomb. Georges Lini, le metteur en scène, était un fidèle du Théâtre de poche de Bruxelles, où la pièce a été un succès. Il est décédé à 58 ans, fin juin. On se souvient de sa brillante mise en scène d'une *Iphigénie à Splott* en 2023.

Maria est partie à la recherche « d'Angelo le Couillon », qui, la veille, lui a « manqué de respect ». *La Sœur de Jésus-Christ* dénonce la violence patriarcale, la soumission imposée par les hommes. Elle avance, le Smith & Wesson pointé. Tout le village défile. Felix Vannoorenberghe donne vie à chacun. Par un mot, un geste ou quelques phrases, et par leurs costumes qu'il décroche des bords de scène jusqu'à produire un patchwork saisissant. Il est accompagné en direct par la musicienne Florence Sauveur. À lui seul le comédien est la foule, et cette présence multiple devient déstabilisante. « Monter au théâtre ce que les gens ont envie d'entendre, ce avec quoi ils sont d'accord ne me semble pas intéressant », expliquait Georges Lini. « Cette histoire peut devenir l'histoire de l'humanité même », relève à son tour le comédien. La sœur de Jésus-Christ n'existe peut-être pas. Et pourtant on l'a rencontrée. ■

GÉRALD ROSSI

La Sœur de Jésus-Christ, Théâtre des Doms,
jusqu'au 26 juillet, 16 h 15.
Réservations : www.lesdoms.eu

SUR LES PLANCHES

Festival Off Avignon : « La soeur de Jésus Christ » de Oscar De Summa | Sur les planches

par Laurent Schteiner | 9 Juil 2025

Le théâtre des Doms nous a récemment offert un cadeau, *la soeur de Jésus Christ* de Oscar de Summa. L'intensité dramaturgique de ce spectacle est telle qu'elle s'apprécie jusqu'à la dernière seconde. Cette histoire fait écho au *Soleil des Scorta* de Laurent Gaudé. Cette pièce interprétée magistralement est à découvrir d'urgence, et notamment pour la magnifique mise en scène du regretté Georges Lini. Ce spectacle pose avec acuité le problème de la violence faite aux femmes dans une société patriarcale. Cette pièce a été consacrée du Prix Maeterlinck en 2023 de la meilleure scénographie et nommée dans les catégories meilleur spectacle et meilleur interprète.

Maria est la soeur de celui qu'on appelle Jésus Christ vit dans un petit village du sud de l'Italie, quelque part dans les Pouilles. Le soleil écrasant et la vie du village résonne de mille bruits. Soudain une rumeur se propage au fil des rues et gagne les habitants du village. Maria, cette jeune fille s'est emparée d'un Smith & Wesson 9mn dans le tiroir du buffet. Elle sort précipitamment de la maison, l'arme à la main. Elle tire 2 fois afin de vérifier que l'arme est en état de marche. Puis elle se dirige vers le village d'un pas décidé. Elle se rend chez Angelo le Couillon qui l'a violentée la veille. Le public vit alors ce récit comme un film italien en noir et blanc des années 50.

La marche décidée de Maria s'apparente à un « travelling »,.. On suit pas à pas Maria. Tout le monde s'interroge sur le lieu de sa destination. Des indices tombent. Elle se rend sans nul doute chez Angelo le Couillon. Le cortège s'étoffe. Le Président du club de chasseurs prend parti pour Maria et ses amis chasseurs prennent place autour de Maria pour la protéger. On ne badine pas avec l'honneur, surtout celui d'une jeune femme. Maria passe devant les « bikers », les employés de la casse, le garagiste. Chacun y va de son petit mot. Les anecdotes fusent révélant à tort ou à raison des pans de la vie de Maria. La population est divisée. Il y les tenants et les opposants à Maria. Une chose est sûre : personne ne pourra arrêter Maria.

Félix Vannoorenberge se révèle d'une puissance incroyable sur scène qui concentre sur sa personne toute la dramaturgie du spectacle. Le public demeure en haleine, pieds et poings liés à son récit palpitant. L'accompagnement musical de Florence Sauveur soutient le propos du récit de belle manière, au piano, à l'accordéon ou encore au

violoncelle. Enfin saluons cette scénographie somptueuse où le narrateur s'empare des costumes pour présenter les personnages qui jalonnent la traversée du village de Maria.

« **Cette histoire peut devenir l'Histoire, notre histoire, l'histoire de l'humanité même** ». Si un vent de révolte est susceptible de faire bouger les lignes d'une société patriarcale dans un petit village du sud de l'Italie englué dans ses traditions, qui mieux que la soeur de Jésus Christ pour faciliter le transport d'un tel miracle ?

Laurent Schteiner

La sœur de Jésus-Christ, Georges Lini crée un western féministe

Avec « La sœur de Jésus-Christ », Georges Lini crée un western-spaghetti féministe miraculeux



© Théâtre des Doms / Texte d'Oscar de Summa / Mise en scène de Georges Lini

Publié le 10 juillet 2025 - N° 334

Georges Lini porte à la scène le texte d'Oscar de Summa, *La sœur de Jésus-Christ*. Il donne la parole au talentueux Félix Vannoorenbergh et confie la musique à la virtuose Florence Sauveur. Un duo explosif qui dégomme à grands coups de Smith & Wesson 9 mm les normes dominantes du patriarcat.

Boum...Boum...Les coups de pistolet résonnent dans la bouche de Félix Vannoorenbergh, narrateur épique vêtu d'une robe rouge écarlate. Tel un aède sous le soleil d'Italie, il nous embarque dans l'odyssée de Maria, la fameuse sœur de J.-C. (qui n'est autre que Simone, le BG aux cheveux longs qui joue Jésus dans les passions vivantes du village). Elle, elle avance vers un objectif sûr et certain, crosse en main, militaire ; nous, nous naviguons à vue vers un horizon encore inconnu. Au fil du récit, les personnages de cette fabuleuse enquête naissent les uns après les autres. Les gars du chantier, les femmes, les enfants, les barbiers, les *bikers*, le monde se fige au passage de Maria...avant de s'agiter, avant d'agir. Car c'est ce qu'interroge le texte millefeuille d'Oscar de Summa : notre responsabilité morale, notre capacité à faire bloc, quand on « *fait violence* » à la sœur de J.-C., aux filles et aux femmes.

« Si tu es un homme »

Sous nos yeux ébahis, un ballet de vêtements suspendus se met soigneusement en place à l'arrière-scène, figurant la foule qui se presse autour de cette ado messianique. On pense amèrement à l'exposition *Que portais-tu ce jour-là ?* de Jen Brockman et Dr Mary Wyandt-Hieber, dénonçant la culture du viol dans nos sociétés patriarcales. La racine du mal dont veut se débarrasser Maria, c'est cela : « *le petit vers* » entre les jambes, « *les têtes de gland* », balance une tante. Georges Lini fait vivre ces mots dans un rythme diablement maîtrisé où l'intelligence de la mise en espace résonne avec la justesse de l'interprétation. Qui plus est, la scénographie, imaginée par Charly Kleinermann et Thibaut De Coster, a été récompensée au Prix Maeterlinck 2023. La composition et l'interprétation musicales pourraient également rentrer au Panthéon des choses les plus réussies de cette pièce. Florence Sauveur (violoncelle, piano et voix) enchante par sa poésie et son intensité. Dommage qu'elle ne soit pas plus intégrée au récit, car la soudaine complicité avec le comédien naît un peu tard. Il n'en reste pas moins que c'est une rencontre mémorable avec un texte, un comédien et une musicienne.

Amandine Cabo

Le Canard enchaîné

Journal satirique paraissant le mercredi

Ça démarre en fanfare

Un couac inaugural, un "Canard sauvage" plus complexe qu'il n'y paraît, la sœur italienne de Jésus-Christ armée d'un pistolet: le Festival d'Avignon commence fort!

La Sœur de Jésus-Christ

Le titre fait rire. Pas la pièce, tirée d'un texte épique, écrasé de soleil, fort comme une fable d'Homère, écrit par Oscar De Summa, un auteur vivant à Bologne. Un homme raconte une toute jeune femme qui sort de chez elle un Smith & Wesson à la main et traverse tout droit son village du Sud pour aller chez Angelo le Couillon. Et l'on comprend qu'elle va le tuer. Et peu à peu une partie du village se met à la suivre. Et rien ne l'arrête. Et le narrateur en robe qui incarne Maria la vengeresse, par le simple ajout d'un morceau de tissu introduit et incarne de nouveaux personnages. Et peu à peu le plateau se remplit de cintres chargés de vêtements qui disent la foule stupéfaite



devant la femme qui marche. La sobre mise en scène de Georges Lini (malheureusement décédé fin juin) saisit par son efficace simplicité. Le narrateur, Felix Vannoorenberghe, subjugué: fougue, aisance souveraine, émotion vraie. Florence Sauveur l'accompagne brillamment au violoncelle et au piano. Une de ces rares pièces dont on sort incrédule: oui, la perfection est de ce monde!

● Au Théâtre des Doms, jusqu'au 26/7.



11 JUIL. 2025 05:00

PRESENTATION | 535 mots

A Avignon, Félix Vannoorenberghe, nouvelle Antigone en marche contre le patriarcat

Avignon, France

Faire "vriller les points de vue" sur les violences patriarcales: au festival "Off" d'Avignon, une jeune femme en colère, Maria, emmène tout un village dans sa révolte dans une pièce coup de poing, interprétée par le comédien Félix Vannoorenberghe.

Dans "La soeur de Jésus-Christ" - à cause du surnom donné à son frère - cette jeune femme s'empare d'un pistolet et marche en direction du village, à la recherche d'"Angelo le Couillon", le jeune homme qui l'a violentée la veille.

Dans ce texte conçu comme un long travelling évoquant un western moderne, chaque habitant prend sa suite: les employés de la casse automobile, les joueurs de foot, le biker amoureux en secret, le président du club des chasseurs, l'enfant de dix ans posté chez le barbier, la vieille institutrice, les voisines, le gendarme, ses parents...

Sur le plateau, le narrateur - Félix Vannoorenberghe - campe tour à tour les personnages, à commencer par Maria dans sa robe rouge, en s'aidant à chaque fois d'un vêtement qu'il enfle puis accroche derrière lui avec un cintre.

Maillot de foot, blouson en cuir, costume-cravate... Au total, ce sont une trentaine d'habits colorés, pendus comme dans une garde-robe, qui le suivent, démultipliant les imaginaires, figurant les silhouettes du cortège de ce petit village du sud de l'Italie.

Jouée à Avignon jusqu'au 26 juillet, la pièce, traduction française d'un texte du dramaturge italien contemporain Oscar de Summa, est le deuxième volet d'une "trilogie des Antigone" imaginée par le metteur en scène belge Georges Lini, décédé fin juin.

Dans le premier volet, "Iphigénie à Splott", joué à Avignon en 2023, l'héroïne Effie cherchait à se sortir de la détresse sociale de la banlieue de Cardiff.

- "Faire des petits" -

Il s'agit "d'histoires de femmes qui désobéissent et qui, à travers leur désobéissance, font bouger les points de vue, la société ou la micro-société dans laquelle elles vivent", raconte à l'AFP Félix Vannoorenberghe.

Ici, "dans ce village au patriarcat très ancré, il se passe un truc de dingue: une jeune femme, par sa détermination, par sa désobéissance, fait vriller tous les points de vue" sur les violences patriarcales, ajoute-t-il.

Le texte a parlé à ce comédien de 30 ans, de la compagnie belge "Belle de nuit", qu'on a aussi pu voir les séries "Hippocrate" de Thomas Lilti et "Salade grecque" de Cédric Klapisch.

"On vit dans une société qu'on n'a pas choisie. On hérite de réflexes inconscients. Aujourd'hui, on est dans un mouvement où on réinterroge ces comportements inconscients, ces structures, ces hiérarchies familiales", explique le comédien.

Selon lui, "cette histoire peut faire des petits". Mais il assure ne pas vouloir donner de "leçon sur ce qu'il faut penser". Il s'agit plutôt de "partager des questions qu'on s'est posées".

Le metteur en scène a voulu un comédien homme pour incarner le narrateur: "il faut que les choses bougent, qu'elles changent, et c'est intéressant que ce soit un mec qui dise stop", a-t-il écrit dans la note d'intention du spectacle.

Une comédienne femme, "ça n'aurait pas été légitime", abonde le comédien.

A la beauté de l'écriture, dont on savoure l'oralité de la langue italienne, s'ajoute un accompagnement musical dramaturgique puissant et délicat, celui de Florence Sauveur, qui joue violoncelle, accordéon et clavier.

© Agence France-Presse

Festival Off : "La sœur de Jésus-Christ", une révolte prodigieuse et une épiphanie théâtrale

Par Louise VAYSSIERES / Publié le 12/07/25 à 11:35



Félix Vannoorenberghe et Florence Sauveur dans "La sœur de Jésus-Christ" / PHOTO Lara Herbinia

On a vu "La sœur de Jésus-Christ", pièce d'Oscar de Summa mise en scène par Georges Lini, visible au théâtre des Doms à 16 h 15 jusqu'au 26 juillet.

La révolte est celle de Maria à l'encontre d'Angelo le Couillon. La violence qu'il lui a fait subir doit être payée par son sang. Elle saisit donc un pistolet. Oscar de Summa écrit magnifiquement cette révolte en mouvement que d'aucun rapprocherait d'un travelling : Maria traverse son village du Sud de l'Italie et toute une galerie de personnages rocambolesques se mettent à la suivre, tel un cortège.

Ces protagonistes sont campés par [le comédien](#) qui offre une performance époustouflante, signe de la qualité de la direction de Georges Lini. Félix Vannoorenberghe a une présence rare au plateau pour rendre compte de la forte émotion de l'événement et des passions qui animent ce peuple en marche. Les personnages restent fantomatiquement sur scène avec les costumes enfilés ou manipulés par le comédien, suspendus en fond de scène. " La sœur de Jésus-Christ " a d'ailleurs reçu le Prix Maeterlinck pour la meilleure scénographie en 2023.

Une épiphanie [théâtrale](#) advient donc sur scène : nous avons la révélation d'un moment de crise qui soulève la question fondamentale des violences faites aux femmes, verbales et physiques, traitée de façon à nous questionner et donc à susciter notre esprit critique. Et le jeu d'acteur se révèle sans faille tout comme l'esthétique et l'accompagnement musical.

Festival d'Avignon 2025 : "La Sœur de Jésus-Christ", la divine surprise ou la naissance d'un grand comédien

[Mohamed Berkani](#) / France Télévisions - Rédaction Culture / Publié le 13/07/2025 14:44



Felix Vannoorenberghe dans "La sœur de Jésus-Christ" d'Oscar De Summa, mise en scène de Georges Lini. (LARA HERBINIA)

"La Sœur de Jésus-Christ", œuvre polyphonique d'une rare puissance, résolument féministe, est portée par un comédien qui prend date avec l'avenir. C'est la belle découverte du Festival Off d'Avignon. Incontournable.

Prénom, Félix, nom, Vannoorenberghe. Il est rare d'avoir le privilège d'assister à l'éclosion d'un grand comédien. Le miracle a eu lieu au théâtre des Doms : Felix Vannoorenberghe a littéralement embarqué avec lui le public plus d'une heure durant. L'acteur belge de 29 ans, habité par son rôle, ses rôles, a livré une performance inouïe en incarnant plus d'une vingtaine de personnages avec justesse et tension. Un grand acteur est né.



Il rentre en scène en robe rouge. Sur le plateau, Florence Sauveur, musicienne, l'accompagne à la contrebasse, au piano et à l'accordéon, participant pleinement à la montée en puissance de la dramaturgie. Le dispositif scénique est d'une redoutable efficacité.

Felix Vannoorenberghe est Maria, une femme révoltée qui, armée d'un Smith & Wesson 9mm, refuse l'humiliation. Elle avance inexorablement vers son destin. Rien, ni personne, ne peut arrêter sa progression. Comme un long travelling, tout le village, ses amis comme ses

adversaires, se retrouvent à suivre Maria, la sœur de Jésus-Christ, vers une issue qu'on suppose inéluctable. Mais laquelle ?

La révolution, c'est maintenant

Rodée depuis près de deux ans, la puissante pièce de l'auteur italien Oscar De Summa, dont la mise en scène est signée Georges Lini, remarqué avec [Iphigénie à Splott](#), disparu il y a quelques jours à l'âge de 58 ans, fait le procès du patriarcat avec force et subtilité.

Cela se passe dans un village des Pouilles en Italie. La révolte de Maria contre le système patriarcal est née de la lâcheté des villageois. Maria est jeune et belle, elle plaît aux hommes. La veille, elle a été agressée devant tout le monde sans que personne n'intervienne. La révolution est en marche et rien ne peut l'arrêter.



Felix Vannoorenberghe et Florence Sauveur dans "La sœur de Jésus" d'Oscar De Summa, mise en scène de Georges Lini. (LARA HERBINIA)

Félix Vannoorenberghe incarne en effet tour à tour la grand-mère de Maria, son ancienne institutrice, le motard homme fort du village, Theresa sa meilleure amie, un petit garçon surpris, un gendarme, et bien d'autres... Sur scène, cela se traduit par la suspension de leurs costumes, un par personnage. L'effet visuel est à

couper le souffle. Avec l'impression que tous les villageois sont présents à côté du narrateur. Une ingéniosité scénique qui accompagne un texte puissant, cinématographique.

Maria, telle Antigone, s'élève contre l'ordre établi inique et veut détruire le patriarcat. C'est aussi le cri de la jeunesse contre un système sclérosé. En se révoltant, Maria tend un miroir à tous les protagonistes. Plus rien ne sera désormais comme avant.

La Sœur de Jésus-Christ, avec une distribution brillante, une mise en scène percutante et un texte captivant, est un spectacle d'une rare tension et générosité. Le public, debout, a réservé une longue ovation à cette pièce originale, qui continue de vivre en nous longtemps après la fin du spectacle. *La Sœur de Jésus-Christ*, incontournable.



Festival OFF d'Avignon : " La Sœur de Jésus-Christ " le vent de la révolte qui fait plier Avignon

A l'affiche du Théâtre des Doms, la pièce de l'auteur italien Oscar De Summa est l'un des succès public et critique du Off. Guidée par sa fureur, Maria traverse le village, pistolet à la main. Elle se rend chez Angelo le Couillon pour se venger des violences subies la veille et mettre un terme à des décennies de silence.

Par [François Caudron](#) - [Musiq3](#)



Créée en 2023 au Théâtre de Poche, *La Sœur de Jésus-Christ* est le deuxième volet d'une trilogie que le metteur en scène belge Georges Lini avait consacré à la figure d'Antigone. Dans la pièce d'Oscar De Summa, une jeune femme déterminée et inarrêtable pose un geste qui fera basculer un monde. Accompagné au violoncelle, au piano et à l'accordéon par Florence Sauveur, l'acteur belge Félix Vanooenenbergh se place dans le sillage de Maria et raconte avec éclats, l'histoire de la jeune fille au revolver.

*Le soutien de ceux que nous avons lorsque nous nous trouvons
au cœur de la nuit est un miracle*

Dans un village du sud de l'Italie, un jeune garçon raconte le drame dont il a été le témoin en espérant que par ses mots, d'autres malheurs pourront être évités. Ce matin-là, Maria, la sœur de Jésus-Christ, s'empare du pistolet familial et prend la direction du village. Les deux coups qu'elle tire depuis le perron de la maison annoncent ses intentions. La quincaillerie du vieil oncle fonctionne. Plus rien ne pourra l'arrêter. Un Smith & Wesson 9 mm à la main, elle se rend chez Angelo le Couillon pour se venger des violences subies la veille. Sur son passage, le cortège des badauds se forme. Certains tentent de l'arrêter quand d'autres la protègent et lui permettent d'avancer. Traduit par Federica Martucci, le texte de l'auteur italien Oscar de Summa retrace le parcours d'une victime que la révolte transforme et qui par son geste, emporte toute une communauté.

La Sœur de Jésus-Christ

La proposition s'inscrit à l'endroit de la rencontre. Au fil du spectacle, le comédien belge Félix Vanoorenberghe s'empare des costumes des personnages qui habitent le récit, les sort du placard, les saisit par le col pour les décrire avant de les suspendre sur des cintres. Pas à pas, à mesure que Maria traverse le village, la communauté des badauds apparaît sourde, aveugle ou muette. L'histoire d'Oscar De Summa se partage en deux voix égales, celles de la musique et du texte. Au Théâtre des Doms, le destin de Maria perce le silence et traverse la salle, efficace comme une balle de 9 mm.

Il y a dans le travail de Georges Lini, une volonté de plonger dans les émotions, dans l'effort physique, dans l'investissement et de faire le pari que jouer sans filet, entrer puissamment dans l'histoire et s'investir, permet de créer un lien avec les gens qui nous regardent.

Félix Vanoorenberghe au micro de François Caudron

Du 5 au 26 juillet au Théâtre des Doms – Festival Off d'Avignon.

Du 2 au 13 juin 2026 au Théâtre de Poche à Bruxelles.

Au Festival « off » d'Avignon, Félix Vannoorenberghe enthousiasme dans « La Sœur de Jésus-Christ »

Le comédien belge donne toute l'intensité de son jeu dans une pièce aux allures de western contemporain.

Par [Sandrine Blanchard](#) (Avignon, envoyée spéciale)

Publié aujourd'hui à 15h00, modifié à 16h12 - Temps de Lecture 3 min.



Félix Vannoorenberghe dans « La Sœur de Jésus-Christ », au Théâtre de Poche, à Bruxelles, en mai 2023. LARA HERBINIA

Dès que Félix Vannoorenberghe revêt, en arrivant sur scène, une robe rouge écarlate en hommage à l'héroïne de *La Sœur de Jésus-Christ*, le public est saisi par l'intensité de sa présente et la puissance de sa narration. Impossible de décrocher de ce récit qui nous plonge dans un village du sud de l'Italie où Maria, la sœur de Simenone (surnommé « Jésus-Christ »), va s'emparer d'un pistolet rangé dans un tiroir de la cuisine familiale, sortir de la maison et se rendre, sans un mot, chez Angelo, l'homme qui l'a violentée la veille.

La prestation de ce jeune comédien belge est si étincelante qu'on a la sensation tenace de découvrir un futur grand nom du théâtre. Accompagné de la musicienne Florence Sauveur, Félix Vannoorenberghe nous entraîne, comme dans un long travelling, dans un récit captivant aux

allures de western contemporain. A l'image de cette foule de villageois (les gars du chantier, les chasseurs, les bikers, les femmes jalouses de sa beauté, les enfants, etc.) qui va suivre ou invectiver Maria, jeune femme à la détermination imperturbable, le spectateur est pris dans un suspense, dans le besoin de comprendre pourquoi elle a décidé de prendre une arme, comment cette violence a pu se développer dans un silence collectif coupable.

Félix Vannoorenberghe est à la fois le narrateur et le reflet de la communauté villageoise à laquelle il donne vie à travers une multitude de costumes qu'il endosse puis suspend au fur et à mesure de l'histoire à l'arrière-scène pour figurer le cortège des habitants. « *Je suis comme un observateur qui a assisté à une histoire tellement dingue qu'il a besoin de la raconter en faisant vivre tous ses protagonistes* », résume, hors scène, Félix Vannoorenberghe.

« Plonger dans la parole »

À 30 ans, ce comédien au visage juvénile, au corps longiligne et à la voix profonde et douce – croisé notamment dans quelques séries télévisées (*Hippocrate*, *Salade grecque*) – a suivi à la lettre les conseils du metteur en scène Georges Lini (1966-2025) : « *Plonger dans la parole* », travailler le texte comme une « *partition de musique* » et l'accompagner d'un « *investissement physique* ».



Félix Vannoorenberghe, en janvier 2024. VLAD VDK

Le résultat est tellement saisissant que *La Sœur de Jésus-Christ* a déclenché un bouche-à-oreille immédiat. Le spectacle fait salle comble. Mais cet Avignon qui pourrait être « *de rêve* » a une dimension « *absurde* », lâche le comédien. Parce que Georges Lini, l'artisan de ce succès, « *n'est plus là* ».

Emporté par un cancer à l'âge de 58 ans, ce metteur en scène, personnalité réputée de la scène belge, est mort le 27 juin. « *C'était mon mentor, on travaillait ensemble depuis huit ans, il m'a vraiment appris mon métier.* » Félix Vannoorenberghe n'oubliera jamais cet e-mail reçu un soir de 2017, « *à 0 h 11* », précise-t-il, dans lequel Georges Lini lui proposait de jouer dans *La Profondeur des forêts*, de Stanislas Cotton (pour lequel il recevra, en 2018, le prix Maeterlinck de la critique, catégorie meilleur espoir).

Alors étudiant en dernière année de l'Institut des arts de diffusion (IAD) à Louvain-la-Neuve (Belgique), Félix Vannoorenberghe avait passé le matin même un examen. Georges Lini était membre du jury et l'a tout de suite repéré. Leur collaboration, au sein de la compagnie belge Belle de nuit, n'a jamais cessé. Désormais, il s'agit, insiste le comédien, de « *faire honneur à son travail* ». Ce que son élève réussit pleinement.

« Avignon, le lieu saint du théâtre »

La Sœur de Jésus-Christ fait partie de la « trilogie des Antigone » imaginée par Georges Lini. Le premier chapitre, *Iphigénie à Splott*, avait déjà été l'un des succès du « off » d'Avignon en 2023 et avait révélé le talent de Gwendoline Gauthier. « *Il était toujours à la recherche de la beauté dans ce monde dégueulasse*, se souvient Félix Vannoorenberghe, *et avait engagé plusieurs jeunes comédiens et comédiennes ces dernières années.* »

Après soixante dates de tournée en Belgique, *La Sœur de Jésus-Christ* enthousiasme désormais le public avignonnais, qui se presse au Théâtre des Doms, vitrine de la création belge francophone. « *Avignon, c'est un peu le lieu saint du théâtre, la porte d'entrée française pour les compagnies belges. C'est la première fois que je viens à ce festival en tant que comédien. Je l'avais découvert, en tant que spectateur, à l'âge de 18 ans, grâce à un cadeau de ma mère.* »

Institutrice, c'est elle qui, en inscrivant son fils très jeune dans une école municipale de musique et de théâtre, a semé chez lui la « *première graine* » du virus du théâtre. Une « *seconde graine* » est venue s'ajouter à l'adolescence, grâce à la découverte des spectacles d'Hamadi El Boubsi. « *Des claques théâtrales qui m'ont tour à tour ému, émerveillé, secoué, changé* », se souvient le comédien.

Cette fois, grâce à son talent, à la délicatesse de l'accompagnement musical imaginé par Florence Sauveur et à la force du texte de l'Italien Oscar De Summa, qui n'est pas moralisateur, mais pose des questions sur les racines et les ressorts de la violence, la « *claque théâtrale* », c'est lui.

Qui est Félix Vannoorenberghe, ce comédien belge que la presse française encense à Avignon?

À 30 ans, il triomphe aux Doms, au Festival d'Avignon, dans la pièce, magistrale, "La Sœur de Jésus-Christ" d'Oscar de Summa, mise en scène par Georges Lini. Portrait.

[Stéphanie Bocart](#) - Journaliste / Publié le 15-07-2025 à 18h33



Le comédien belge Félix Vannoorenberghe dans "La Soeur de Jésus-Christ" de Oscar de Summa, mis en scène par Georges Lini. ©Lara Herbinia

Depuis plusieurs jours, la presse française n'a d'yeux que pour lui. "La perfection est de ce monde", écrit *Le Canard enchaîné*. "Saisissant", affirme *L'Humanité*. "Un grand acteur est né", assure *France Info*. "La prestation de ce jeune comédien belge est si étincelante qu'on a la sensation tenace

de découvrir un futur grand nom du théâtre", s'enthousiasme *Le Monde*. Etc. À 30 ans, Félix Vannoorenberghe triomphe au Théâtre des Doms, la vitrine de la scène francophone belge au Festival d'Avignon, dans *La Sœur de Jésus-Christ*, une pièce d'Oscar de Summa, mise en scène par Georges Lini, le directeur artistique de la Compagnie Belle de Nuit, décédé fin juin à l'âge de 58 ans.

On ne peut, évidemment, être que ravi et flatté que les médias français s'enflamment d'avoir découvert "une pépite", une graine de grand acteur, dans la Cité des papes. Mais, en Belgique, Félix Vannoorenberghe est loin d'être un débutant. En mai 2023, lors de la création de *La Sœur de Jésus-Christ* au Théâtre de Poche, *La Libre* qualifiait cette pièce sur les violences patriarcales de "claque magistrale". "Rarement un spectacle nous a autant fait vibrer et transporté tant l'émotion sur le plateau était intense, follement sincère, juste, sans fausse note", écrivait-on. Du texte – et de son interprétation, exceptionnelle, par Félix Vannoorenberghe – aux lumières, en passant par la scénographie, les costumes, l'accompagnement musical, sonore et vidéo, Georges Lini a su créer une alchimie exquise, parfaite". La pièce sera d'ailleurs nommée aux Prix Maeterlinck de la critique 2023 dans les catégories meilleur spectacle et meilleur interprète, et lauréate dans la catégorie meilleure scénographie.

Diplômé de l'IAD en 2017, Félix Vannoorenberghe est repéré par Georges Lini, qui lui offre ses premiers rôles au théâtre dans [December Man](#) et *La Profondeur des forêts*, lesquels lui vaudront de recevoir le Prix de la critique de l'Espoir masculin en 2018. Silhouette longiligne tel un roseau, le comédien révèle sur les plateaux une présence magnétique. Au théâtre ([Le Sacre et l'Éveil](#), [Macbeth](#), [Les Atrides](#), [Mademoiselle Agnès](#), [Ivanov](#), [Des estivantes](#), [Poumons](#)...), mais aussi derrière la caméra puisqu'il a également tourné dans des séries (*Zone blanche* (France 2), *Hippocrate* (Canal +), *Coyotes* (RTBF), *Pandore* (RTBF), [Salade grecque](#) de Cédric Klapisch...) et au cinéma (*Lola vers la mer*...). Cette saison 2025-2026, on le retrouvera notamment sur la scène du Poche dans le thriller *Foxfinder* et dans une nouvelle reprise de *La Sœur de Jésus-Christ*.



Festival Off d'Avignon 2025 : nos 20 coups de cœur

À mi-chemin du 59e Festival Off d'Avignon qui s'achève le 26 juillet, voici vingt propositions vues et approuvées parmi les 1 724 spectacles de cette édition 2025.

Par [Sylvain Merle](#) et [Grégory Plouviez](#) / Le 17 juillet 2025 à 15h41

« La Sœur de Jésus-Christ » : western moderne



Felix Vannoorenberghe, seul en scène dans «La Sœur de Jésus-Christ». Photo : Lara Herbinia

C'est l'histoire de Maria, même pas la vingtaine, qui s'empare un beau jour d'un pistolet et sort de chez elle, marche vers le village régler ses comptes. L'histoire d'une femme qui dit non.

Sur scène, un seul comédien (le Belge Felix Vannoorenberghe, virtuose) endosse tour à tour les costumes - accrochés ensuite sur un fil, matérialisant la foule - des témoins de la scène : la grand-mère, les footballeurs du coin, les chasseurs, l'ex-meilleure amie, le biker enamouré...

Dans une langue à la fois terrienne et aérienne, en un mot sublime, ils se livrent, apportent chacun une pièce au puzzle de l'histoire racontée comme un western, un long plan-séquence à la bande originale jouée en direct par une musicienne. Une pièce coup de poing et coup de cœur, signée de l'Italien Oscar de Summa, à la puissance antique mais terriblement ancrée dans l'époque. Magistral.

Au Théâtre des Doms, à 16h15.

Un Fauteuil pour L'Orchestre

La sœur de Jésus-Christ, d'Oscar de Summa, mise en scène Georges Lini, Festival OFF Avignon

Juil 17, 2025 | La sœur de Jésus-Christ, d'Oscar de Summa, mise en scène Georges Lini, Festival OFF Avignon



© Lara Herbinia

article de **Sylvie Boursier**

« *Quand tu dois tirer, tire, cause pas !* disait Sergio Leone ». Maria saisit un Smith & Wesson 9 mm et marche. On se doute bien que ce n'est pas pour sucrer les fraises, elle se donne en pâture à tous les regards, la belle Maria, sous le soleil des Pouilles, vers la route du sel qui conduit au village.

Bienvenue à Erchie, province de Brindisi, cité médiévale et ville d'Europe.

Raide comme la justice, personne ne pourra l'arrêter, chacun s'y essaie pourtant : « *Ne fais pas la folle Maria [...] le cœur sur la main, je te dis comme une mère, mon cœur qui saigne comme celui de Jésus, ne le tue pas* », chacun prend position, Renzo Casse Auto, Cosimino la Terre Tremble, Angelino La Sclérose, Peppino la Barrique, leurs femmes, mères et filles, jusqu'à l'ancienne institutrice de Maria qui ne mâche pas ses mots : « *Que Dieu vous maudisse tous, et*

ce ver que vous avez entre les jambes et que vous passez votre temps à sortir comme si c'était une chose importante, espérons qu'il tombe. De toute façon, tôt ou tard il arrêtera de se mettre au garde à vous et alors je voudrais bien la voir, toute votre morgue. »

Maria finit par entrer dans le magasin de meubles d'Angelo le Couillon, son magnifique violeur, un coup de feu retentit. Qui a tiré ? Sur qui ? Sur quoi ? en l'air ? Sur une Croix ? Sur cette chape de plomb dans leur chair ? L'histoire ne le dit pas. « *Certains matins dans les Pouilles [...] on peut aussi mourir de beauté.* ».

L'écriture syncopée d'Oscar de Summa suit la marche de Maria, sa phrase est rythmée, quotidienne, drôle et tragique. Georges Lini, le metteur en scène, dessine un long plan séquence du village qui interpelle Maria. Des vêtements tombent du ciel. Félix

Vanoorenberghe dans le rôle du conteur anonyme, incarne toutes les voix, il lui suffit de changer de costume, plus de trente en tout, à la fin la communauté pend sur des cordes à linge et nous regarde. La scénographie va à l'essentiel, sacrée et profane. On pense à Pasolini qui filmait les traîne-misère comme des personnages de drame antique. Le souffle du comédien, sa scansion, ouvre un long travelling sur des terres arides, graines de fatalité. Dans *Accatone*, un malfrat souteneur, surpris par des policiers, s'enfuyait sur une motocyclette et finissait par s'écraser contre un mur en disant : « *Enfin je me sens bien...* » . Angelo le Couillon avouera qu'à travers le viol, il avait eu l'impression de se sentir vivant.

Une certaine histoire de la violence s'écrit ici.

Le spectacle respire grâce à la musicienne multi-instrumentiste Florence Sauveur, dont les rideaux sonores ponctuent délicatement le récit. Au fur et à mesure Felix psalmodie son texte porté par les vagues musicales.

Au salut, le public est debout, bouleversé par ce texte et ce jeune homme gracile de 29 ans qui s'offre à nous. Il a mille ans, Félix Vannoorenberghe, et vient de nous donner son sang, sa vitalité, sa grâce. Public d'Avignon et d'ailleurs arrête toi !



La Soeur de Jésus-Christ

Par Fanny Inesta

Le 20/07/2025

FESTIVAL AVIGNON OFF 2025

Théâtre des Doms

1 bis rue des escaliers de Ste Anne
du 5 au 26 Juillet à 16h15 (relâche les 9,16,23)

*Au théâtre, il y a parfois des claques, mais quelles claques !!! Des récits qui s'insinuent dans la conscience comme un poison lent. "La sœur de Jésus-Christ" mis en scène par **Georges Lini** d'après le texte d'**Oscar de Summa**, en fait partie. Un monologue en forme de road-movie, porté à incandescence par **Félix Vannoorenberghe**, avec, en contrepoint la présence musicale de **Florence Sauveur**. Sous le vernis d'un conte méditerranéen, c'est un soulèvement rageur et féminin.*

Maria a pris une arme. Maria a décidé que la violence subie ne se tairait plus. Qu'Angelo, dit "le Couillon", devrait répondre de ses actes, dans sa chair. C'est de là que part le récit. Non d'un cri, mais d'un geste : Maria avance. À travers son village du Sud italien, fusil à la main, elle trace une ligne droite, irrévocable. Comme un travelling théâtral, sa marche soulève la poussière et entraîne dans son sillage une galerie de personnages hauts en couleurs, grotesques, tendres ou lâches. Et si tous la regardent d'abord avec stupeur, aucun ne reste indifférent.

Sur scène, un seul corps, des dizaines de visages pour tous : celui de **Félix Vannoorenberghe**. Il incarne, en cascade, la jeune fille armée, les hommes qui l'évitent, les femmes qui murmurent, les enfants qui s'interrogent. Sa performance est un tour de force ! une présence incarnée, habitée, puissante, qui fait naître les visages par le regard et les silences. Il suffit d'un changement de voix, d'un habit enfilé ou suspendu, pour qu'un personnage surgisse et reste, comme un fantôme en arrière-plan.

La scénographie, les costumes imaginés par **Charly Kleinermann** et **Thibaut De Coster**, prolongent cette impression d'un monde flottant. Une sorte de frise humaine suspendue dans le vide, comme si le village, figé dans le temps, regardait passer son propre réveil.

Ce qui se joue ici n'est pas seulement une histoire de vengeance, mais celle d'une faille qui s'ouvre dans un ordre établi. La pièce transforme une révolte intime en geste mythologique. Maria devient symbole : celui d'une parole qu'on ne pourra plus étouffer, d'une détermination plus forte que l'oubli. **Oscar de Summa**, convoque une tension politique brûlante : comment réagit une communauté quand elle est confrontée, non à l'indignation théorique, mais à la rébellion concrète d'une jeune fille ? Jusqu'où va notre solidarité ? Jusqu'où va notre silence ?

La musique, signée et interprétée par **Florence Sauveur** accompagne, suggère, soutient. Son violoncelle épouse les mouvements, ses accords au piano créent des brèches, ses interventions vocales poignantes touchent juste, elle agit comme un second souffle.

"**La sœur de Jésus-Christ**" est un choc. Une traversée. Un théâtre où l'émotion ne se donne pas mais se [révèle](#). La mise en scène de **Georges Lini** orchestre le tout avec précision, laissant au texte son souffle, à l'acteur son espace d'incarnation, à la musique sa respiration. Ce spectacle est une gifle théâtrale, un appel à la responsabilité, une parabole contemporaine sur le droit à la colère.

Sous ses airs de conte moderne, c'est une déflagration douce et brutale à la fois. Une ode aux filles qu'on muselle, aux femmes qu'on ignore, aux spectateurs qu'on secoue. En sortant, quelque chose persiste. Une image. Un rythme. Une marche lente et déterminée. Un village qui regarde. Et cette question, lancinante : que faisons-nous quand Maria passe ?

Une standing ovation de tout le public, tellement méritée!

Nommé aux Prix Maeterlinck 2023 dans les catégories Meilleur spectacle et meilleur interprète. Lauréat dans la catégorie meilleure scénographie

Ce spectacle sera disponible en tournée du 3 janvier au 7 février 2026 et du 1er janvier au 15 avril 2027

*En attendant, il vous reste quelques jours pour le découvrir au théâtre des Doms!
Dépêchez vous de réserver!*

Fanny Inesta



Spécial Avignon par Patrick Adler - Théâtre des Doms

La sœur de Jésus-Christ

Crédit : Lara Herbinia



Ce n'est pas un biopic religieux, plutôt une vendetta, bien que l'action ait lieu dans les Pouilles (au Sud de l'Italie) et non pas en Corse. Maria, "parce qu'elle est trop belle pour toi", dirait Brel, affole par sa plastique tous les hommes du village. Elle a quinze ans, est belle à se crucifier, comme Jésus, son frère. Ce sont deux miraculés de la nature, deux icônes esthétiques. Et Maria, telle Bernadette Lafont dans "La fiancée du pirate" si elle s'offre aux regards - et parfois aux corps - ne saurait pour autant être maltraitée (mal traitée, diraient les Lacaniens). Était-ce une raison pour la violenter ?

Quand elle avance, pistolet en main vers la maison d'Angelo le couillon, l'auteur du crime, elle est déterminée à se venger. Dans ce western moderne bouleversant, aux allures de tragédie grecque, nous assistons au chemin de croix de tout un village qui a fait de cette révolte son histoire. Les uns dissuadent Maria, les autres

l'encouragent. Maria, c'est l'exemple, Maria, c'est la fille qui a su dire non. Va-t-elle tirer ? Nous sommes aimantés de bout en bout par ce fait divers devenu par la puissance des mots d'Oscar de Summa, du jeu incroyable de Félix Vannoorenberghe et de l'habillage musical de Florence Sauveur un OTNI (objet théâtral non identifiable). Grandiose !

Le plateau est nu. Sur un cintre flotte une petite robe rouge que le comédien, pieds nus, enfle devant nous. Vont s'ajouter au fur et à mesure de l'histoire d'autres cintres sur ces portants vides qui, peu à peu, vont se remplir, représentant via les "outfits" les différents personnages du village. Car l'affaire a tôt fait de faire grand bruit. Chacun y va de son petit jugement, convoquant ses souvenirs. C'est clanique, sanguin, charnel, ça parle, ça concerne. Et puisque les mots font sens, c'est avec toute la virtuosité de Félix Vannoorenberghe qu'ils sortent, drus, cash, puissants. À lui seul, il campe tous les éléments du village, femmes et hommes. Une perruque, un fichu, un blouson, une jupe et vous les

avez là, devant vous. Il passe de l'un à l'une, de l'une à l'autre avec un naturel saisissant. En plein accord avec la musique qui souvent s'apparente à une mélodie, il déroule l'histoire, gère même les silences pour accentuer l'aspect dramatique. Et se changer, enfile un nouveau costume. Son jeu est hypnotique. Dans la salle - bondée depuis le début du festival - on entendrait une mouche voler. Va-t-elle tirer ? Ira-t-elle jusqu'au bout ?

Et c'est dans ce tourbillon fou qu'après une heure d'une telle prouesse théâtrale nous sortons de la salle, rincés, après une interminable standing-ovation pour Félix Vannoorenberghe et Florence Sauveur, amplement méritée. Sans oublier la magistrale mise en scène épurée du metteur en scène iconique de la Belgique : Georges Lini.

C'est la tragédie esthétisante d'un fait divers qui a valeur d'exemple et pousse à la réflexion sur le consentement, les dogmes scélérats du patriarcat, la propriété du corps. Les musiques de Florence Sauveur qui ont habillé de bout en bout le récit, nous accompagneront longtemps car elles participent à l'émotion générale de la pièce. Et de l'émotion, on en a eu plus que prévu !

Merci pour ce moment.

Nouveau coup de cœur de la rédaction !

Festival d'Avignon : nos 5 coups de cœur du Off à voir absolument

Sélection « Rose Royal », « la Sœur de Jésus-Christ », « la Métamorphose »... Voici nos recommandations pour s'y retrouver dans le flot du Off, avant que le festival ne s'achève samedi 26 juillet.

Par [Nedjma Van Egmond](#) - Publié le 22 juillet 2025 à 17h30 - Lecture : 3 min.

Des grands classiques et des confessions contemporaines, des solos et des troupes XL. Avec plus de 1 700 pièces, la 59^e édition du Off bat son plein du petit matin jusqu'à la nuit, dans une centaine de lieux avignonnais. A mi-parcours (le 17 juillet), elle enregistrait déjà une fréquentation record : 69 670 cartes d'abonnement vendues, contre 63 000 à la fin du festival l'an passé. Il reste cinq jours avant le baisser de rideau. Voici nos 5 coups de cœur.



1. « La Sœur de Jésus-Christ »

Félix Vannoorenberghe dans « la Sœur de Jésus-Christ ». LARA HERBINIA

Le Théâtre de Poche est une valeur sûre, incontournable du Off dont les pépites enflamment, chaque année, le public avignonnais. Après « Le Champ de bataille », plongée douce-amère dans une famille

chahutée à travers les yeux de son père, ou « Iphigénie à Splott », confession d'une jeune femme précaire à Cardiff, voici « La Sœur de Jésus-Christ ». Au Théâtre des Doms, temple du théâtre belge francophone, le prodigieux Félix Vannoorenberghe, accompagné de la musicienne Florence Sauveur, incarne Maria, bien décidée à se venger de son violeur, Smith & Wesson en poche. Maria, et avec elle tous les habitants de son village des Pouilles. La bonne copine, le garagiste, la mère du coupable... Sur le plateau nu, un simple portant de costumes. Il suffit à l'acteur d'enfiler, ici une robe, là un blouson de cuir, de serrer contre lui une chemise et de varier le ton pour voir un nouveau personnage s'animer sous nos yeux. Un monologue épique et flamboyant signé Oscar De Summa, auquel on est suspendus, captivés du premier au dernier souffle.

▸ Théâtre des Doms, 16h15.

Critique Off - La sœur de Jésus-Christ - Conte éblouissant

26 juillet 2025 - Crédit : Lara Herbinia



Mais qui est-elle, cette jeune fille furieuse qui dévale son petit village du sud de l'Italie, pistolet Smith & Wesson 9mm à la main ? Où va-t-elle ? Vers quelle vengeance ? Si Maria a été rebaptisée "la sœur de Jésus-Christ", c'est parce que son frère, beau comme le jour, lui ressemble. Et si elle est armée, c'est pour obtenir justice, et réparer l'offense faite par Angelo.

A la suite de Maria, toute une cohorte de villageois, du président des chasseurs aux motards en passant par la copine envieuse. Tout le monde a son avis sur la jeune femme, entre jalousie et mépris, admiration et incompréhension. Cette foule bruyante et désordonnée sera incarnée par un seul homme, l'acteur Félix Vannoorenberghe, talent éblouissant. Silhouette fine et longiligne, débit martelé, verbe clair, il se métamorphose à l'envi, en changeant seulement d'accessoire. Il pioche une dizaine de costumes dans un portant sur la scène et les enfle, ou les tient à bout de bras pour changer de rôle. Ici un perfecto mauve, là une longue robe rouge ou encore un blouson de cuir. Rythmé par une multiinstrumentiste, ce conteur hors pair fait ainsi naître sous nos yeux, dans un long souffle, une époustouflante galerie de personnages. C'est une tragédie épique autant qu'un western contemporain qui captive du début à la fin. Au baisser de rideau, devant l'accueil triomphal que lui fait le public chaque jour, il saisit un maillot de foot, le retourne. Il porte les lettres G.LINI. Hommage au metteur en scène de ce prodigieux spectacle, Georges Lini disparu quelques jours seulement avant la création avignonnaise...

Nedjma Van Egmond

Les Belges ont fait le buzz à Avignon

Bilan contrasté pour le festival d'Avignon, avec un taux de participation record, des temps forts et des déceptions.

Laurence Bertels

Publié le 27-07-2025 à 17h12

Mis à jour le 28-07-2025 à 10h39



En robe rouge, Félix Vannoorenberghe, le Belge qui a fait plier Avignon, devient Maria. ©Lara Herbinia

Rideau sur le 79e festival d'Avignon qui vient de vivre sous la houlette de Tiago Rodrigues une édition contrastée avec une fréquentation record de près de 98%, 1,6 million de billets vendus, des déceptions mais aussi des temps forts comme *Le Soulier de satin*, la pièce monde de Claudel mise en scène par Eric Ruf et interprétée par la troupe de

la Comédie-Française, les mots de Mahmoud Darwich pour dire le désastre du conflit israélo-palestinien ou *Le Procès Pelicot* vu par Milau Rau.

Le succès des Belges

Très bonne cuvée pour les Belges aussi grâce, entre autres, à *La sœur de Jésus-Christ* du metteur en scène [Gorges Lini, qui vient de nous quitter](#). Coup de cœur du "Off" présenté au Théâtre des Doms, ce spectacle et l'interprétation magistrale de Félix Vannoorenberghe ont retenu l'attention de toute la presse française, du *Monde* à *Libération*, de *France Inter* à *Télérama* en passant par *La Provence*. Entre autres autres. [Fast](#) de l'Inti théâtre, qui se jouait aussi aux Doms a également été plébiscité. "*Pièce aussi courte qu'efficace (1h15 à peine) sur notre rapport aux vêtements et à l'achat compulsif, cette fenêtre sur les ravages de la fast fashion remporte son pari*" écrit *Libération*.

Télérama

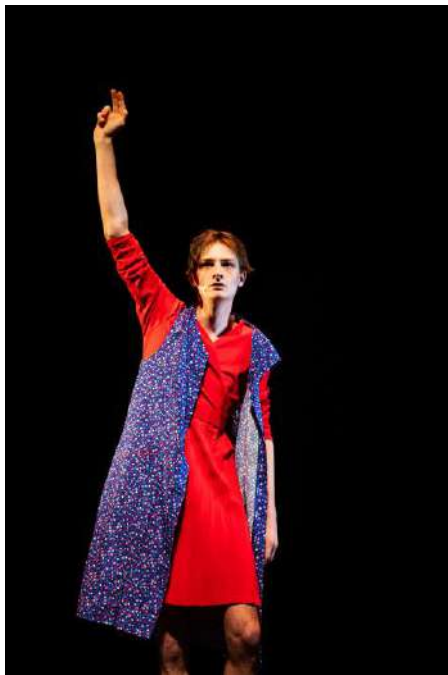
FESTIVAL OFF D'AVIGNON 2025 : NOS 22 PIECES PREFEREES A VOIR SUR SCENE A PARTIR DE LA RENTREE

En septembre, les pièces repérées à Avignon démarrent leur tournée dans toute la France. Pour s'y repérer, voici une sélection des spectacles aimés par "Télérama" et à réserver dès que possible.

Par Fabienne Pascaud, Emmanuelle Bouchez, Kilian Orain

Publié le 05 août 2025 à 12h00

"La Sœur de Jésus-Christ", d'Oscar De Summa



Maria empoigne un pistolet et descend la grand-rue de son village du sud de l'Italie. La sœur du type — si beau que le curé lui fait jouer le Christ, à Pâques — court se venger de celui qui l'a violée. Et tout le village se met à la suivre. Pour la protéger. Même ceux qui la jugent aguicheuse et pas loin de mériter son sort ; même les patriarches sévères, qui jurent soudain de protéger leurs filles ; même la mère du violeur. Chez qui Maria arrive. Il l'attendait... L'Italien Oscar De Summa signe ici un monologue épique sur la violence, le patriarcat, le sort des femmes. D'autant plus fort qu'il est incarné par un homme, l'époustouflant comédien belge Félix Vannoorenberghe, qui joue Maria en travesti et bien d'autres personnages, accompagné d'une musicienne, à l'accordéon comme au violoncelle. Alors son parcours devient entêtant... Dans une scénographie spectaculaire et pauvre à la fois, pleine de fantômes, le metteur en scène Georges Lini invite à une cérémonie sacrée. — **F.P.**

Du 6 au 9 janvier 2026, la Ferme de Martinrou (Belgique) ; le 10, Centre culturel de Waterloo (Belgique) ; le 13, Théâtre François-Ponsard, Vienne ; le 21, Centre culturel de Nivelles (Belgique) ; le 30, Le Point d'eau, Ostwald ; le 2 février, festival Paroles d'humains (Belgique) ; le 4 février 2026, Centre culturel de Mouscron (Belgique) ; du 2 au 13 juin, Théâtre de Poche, Bruxelles (Belgique).

Tous derrière *La sœur de Jésus Christ* !

Par [Valérie Marcoux, Le Soleil](#)

26 mai 2026



La sœur de Jésus Christ est présentée les 26, 27 et 28 mai 2026, à La Bordée, dans le cadre du Festival Carrefour. (Lara Herbinia)

CRITIQUE / Le Festival Carrefour commence en force avec *La sœur de Jésus Christ*, une pièce poignante qui captive du début à la fin grâce à un texte magnifique et à l'impeccable synergie d'un éloquent comédien et d'une musicienne vibrante.

Je ne sais pas ce que vous faisiez mardi soir pendant l'averse, mais, de mon côté, j'étais assise sur le bout de mon siège, retenant avec difficulté un puissant désir d'aller rejoindre le village qui marchait derrière cette jeune femme qu'on surnomme la sœur de Jésus Christ.

Armée et déterminée à se faire justice, Maria traverse son village en direction de celui qui lui a fait violence la veille.

Des curieux l'apostrophent sur son chemin, s'agglutinent derrière elle, la rumeur se répand, les gens sortent dans les rues et suivent cette fille représentée par une robe rouge, couleur de la provocation sexuelle, dans l'imaginaire de certains...

Félix Vannoorenberghe offre une performance captivante! Du grand art!

Maria n'est pas encore majeure, mais attire déjà les regards des hommes depuis quelques années. Son frère incarne Jésus Christ dans la *Passion vivante* à l'église, de la son surnom. D'ailleurs, chaque personnage a le sien dans ce petit village du sud de l'Italie, où tout le monde est le beau-frère ou la cousine de quelqu'un.

Certains tentent de la convaincre de ne pas commettre l'irréparable. Car, au fond, elle l'avait peut-être provoqué? Mais Maria est impassible. Elle ne leur accorde aucune attention et ne prononce aucune parole après avoir tiré deux coups d'avertissement en sortant de sa maison et dit : «Et maintenant, de nous deux, voyons qui n'a pas le choix».

Maria ne raconte pas son histoire, c'est le village qui le fait pour elle. Seule une larme, plus tard, coulera sur sa joue quand se présenteront des alliés, parfois improbables...

L'indignation des spectateurs et leur solidarité enflent au même rythme que la musique et la voix du comédien.

Le texte de Oscar de Summa, traduit par Federica Martucci, est une merveille en soi. Dans la bouche de Félix Vannoorenberghe, il devient de la pure poésie. L'éloquence du comédien nous captive. C'est du grand art oratoire! Il arrive à évoquer tous ces personnages, à émettre des commentaires sur la situation et à peindre un décor vivant et vibrant d'émotion.

La musicienne et compositrice Florence Sauveur partage la scène avec le comédien. La synergie entre le comédien et la musicienne avec qui il partage la scène, Florence Sauveur, apporte ce spectacle en apparence simple à un autre niveau.

Chaque personnage est représenté par des vêtements que le comédien accroche derrière lui, créant progressivement une foule. Il garde toujours un morceau du costume pour lui-même, pour se mettre dans la peau de frère, du père, de l'amie, de la mère, de la professeure, du mécanicien, etc.

On comprend facilement pourquoi cette production belge, Lauréat dans la catégorie meilleure scénographie, a été nommée aux Prix Maeterlinck 2023 dans les catégories meilleur spectacle et meilleur interprète.

La sœur de Jésus Christ est une série de bons choix faits par le metteur en scène Georges Lini. Et maintenant, il ne reste qu'à aller voir quel choix fera la sœur de Jésus Christ... présentée les 26, 27 et 28 mai 2026 à La Bordée, dans le cadre du [Festival Carrefour](#).



La sœur de Jésus-Christ : un conte universel issu des Pouilles

En ouverture du Festival Carrefour, le comité artistique composé d'Emile Beauchemin, Maryse Lapierre et Maxime Robin a misé sur une coproduction du Théâtre de Poche et de la Compagnie Belle de Nuit de Bruxelles, créée en 2023, qui se pose pour la première fois en Amérique du Nord.

[Hélène Laliberté](#) • 27 mai 2026

La sœur de Jésus-Christ est présentée à La Bordée jusqu'au 28 mai 2026, dans le cadre du festival Carrefour.

En nomination dans les catégories meilleur spectacle et meilleur interprète, *La sœur de Jésus-Christ* a remporté, l'année de sa création, le Prix Maeterlinck de la critique pour sa conception scénographique.

Un texte solide et brillant

Fermement soutenue par un texte riche et imagé de l'auteur italien Oscar De Summa — texte pour lequel il a reçu, en 2016, les Prix Rete Critica et Anct Hystrio ainsi que le Prix Mariangela Melato en 2017 —, la proposition théâtrale de Georges Lini, le metteur en scène de la pièce, réussit à transporter le public dans le sud de l'Italie, au sein d'une petite communauté dont la vie paisible est bouleversée par la révolte de la jeune Maria, la sœur de Jésus-Christ.

L'amorce est simple. Maria, une adolescente de 15 ans, s'empare d'un pistolet Smith C Wesson 9 mm qui repose dans le buffet familial depuis plusieurs années et, silencieuse, quitte la maison l'arme au poing. Elle traverse le village lentement, résolue comme si elle remontait le fil de son existence, pour se rendre chez Angelo le Couillon, afin d'y trouver vengeance.

Une foule en un seul homme

Félix Vannoorenberghe, le narrateur de ce western moderne, joue également tous les rôles de la pièce. Il est Maria, son frère Simeone, alias Jésus à cause de sa ressemblance avec le Christ, la mère et la grand-mère de Maria, sa meilleure amie Teresa, que l'auteur associe à Judas Iscariote, sa vieille enseignante de la petite école, Angelo et sa mère éplorée qui, cessant finalement de chercher à défendre sa progéniture à tout prix, « choisit d'être femme ».

Il incarne tous les villageois qui suivent la jeune fille sur son chemin. Certains tentent de la raisonner et de l'arrêter dans son élan, d'autres de la protéger et d'arrêter ceux qui essaient de l'arrêter. Bref ! Tous ont une opinion sur la situation et tous l'expriment ouvertement dans un langage chaud et coloré, tant par le vocabulaire employé que par

la prosodie de l'interprète.

Une esthétique évocatrice

L'esthétique de la pièce rappelle les westerns de Sergio Leone. Les gros plans de duels qui s'étirent sous la musique d'Ennio Morricone prennent place ici dans la lenteur avec laquelle Maria déambule sans dévier de sa route, par les nombreuses répétitions de son nom et de la description de son action, par l'omniprésence de la robe rouge sang, rouge colère, rouge violence qui la caractérise et que l'acteur porte tout au long de la pièce ainsi que par la musique enivrante que Florence Sauveur joue sur scène pendant l'éternel cortège qui enfle à chacun des pas de l'adolescente.

Trois éléments scénographiques suffisent à nous plonger dans l'univers de l'œuvre théâtrale. L'environnement sonore extraordinairement efficace avec lequel le comédien compose et contre lequel il doit parfois lutter pour être entendu fait vibrer toutes les fibres émotives du public. Les vêtements que Vannoorenberghe accroche sur de longues tringles, au fur et à mesure que de nouveaux personnages s'expriment ou sont évoqués, réussissent à créer une impression de foule bigarrée et obsédante.

Finalement, les citations projetées sur le mur du fond entre les séquences, citations tirées de *L'Art de la guerre* – traité attribué au stratège chinois Sun Tzu –, apportent une autre perspective à l'histoire et confèrent à l'armée de costumes une dimension militaire.

Un petit monde bouillonnant

La sœur de Jésus-Christ, il faut le mentionner, est interprétée par un artiste remarquable qui, par sa voix, sa parole, sa gestuelle et sa rythmique qui se frotte à la musique, dessine un village entier dans la tête de chaque spectateur et imprègne nos cerveaux d'images indélébiles. L'espace de quelque 75 minutes, il nous amène dans ce village des Pouilles, sous la chaleur du soleil de l'Italie, au cœur d'une communauté d'un autre temps. Mais le propos, lui, est toujours actuel et de portée universelle. Sans faire preuve de jugement d'aucune sorte, ce conte contemporain nous rappelle que, pour l'être humain, toutes les justifications sont bonnes pour faire violence.

La Sœur de Jésus-Christ : quand un village entier se met enfin à regarder



PASCALINE LAMARE

MAI 27, 2026

MURMURES SUR LES PLANCHES

Présenté dans le cadre du Festival Carrefour, La Sœur de Jésus-Christ du Théâtre de Poche de Bruxelles est un western moderne hypnotique où la violence intime devient affaire collective. Porté par l'interprétation vertigineuse de Félix Vannoorenberghe et la présence musicale envoûtante de Florence Sauveur, le spectacle transforme un récit de vengeance en vaste fresque chorale sur le regard, la rumeur et la fabrication des mythes contemporains.

Au début, il n'y a qu'une robe. Rouge. Écarlate. Garance. Suspendue seule sur scène comme une blessure déjà ouverte, présence sans corps, silhouette absente qui contient pourtant déjà toute la pièce.

Puis la musicienne entre et s'installe. Enfin, Félix Vannoorenberghe apparaît et revêt la robe. Il la gardera tout au long de la représentation sans jamais devenir Maria. Il sera tous les autres: ceux qui la désirent, la jugent, la craignent, la défendent ou la racontent. Maria, elle, demeure insaisissable, absente et omniprésente à la fois, comme si la robe continuait de circuler seule au milieu des voix du village. Car Maria est partout. Dans chaque voix. Dans chaque personnage. Dans chaque regard posé sur elle.

Le récit s'ouvre sur un geste simple: Maria sort un Smith & Wesson 9mm du tiroir du buffet familial. Une arme qui dormait là depuis des années, offerte par un oncle d'Amérique. Maria réveille cette arme de sa torpeur comme elle réveille tout un village de son inertie morale et elle marche vers Angelo-le-Couillon, le jeune homme qui l'a agressée la veille.

Dès lors, *La Sœur de Jésus-Christ* déploie une mécanique théâtrale d'une précision sidérante, qui ne montre presque jamais Maria directement et qui la fait exister à travers les récits des autres.

Le village comme chœur tragique

La grande force dramaturgique du spectacle réside dans cette construction chorale fascinante. Maria ne parle presque jamais. Ou plutôt, elle est parlée. Tout le village raconte Maria: sa grand-mère, son frère, ses voisins, sa meilleure amie, les sportifs au stade, les travailleurs de la construction, les chasseurs, les lâches, les amoureux, les témoins, ceux qui jugent, ceux qui comprennent trop tard.

Le village agit comme un chœur grec détraqué contaminé par le western spaghetti. Rumeurs, anecdotes, jalousies et culpabilités s'agrègent progressivement jusqu'à former une conscience collective. À mesure que Maria avance, le village entier semble se mettre en mouvement derrière elle.

Mais ce mouvement demeure avant tout discursif et le cortège n'est pas chorégraphique: il est linguistique. La foule existe parce qu'elle parle. Le village se constitue comme communauté au moment où les récits s'accumulent et se contaminent mutuellement. Maria ne traverse pas véritablement l'espace scénique comme une héroïne de western classique prête à affronter l'ennemi. Elle traverse plutôt l'imaginaire collectif du village. Sa marche devient une onde de choc narrative.

Cette idée est magnifique: la pièce montre comment une parole individuelle devient rumeur, puis témoignage, puis prise de conscience collective, puis presque légende populaire. Et surtout, elle pose une question terrible: combien de témoins faut-il pour qu'une violence cesse enfin d'être privée?

Car ici, tout le monde savait déjà. Et la violence ne devient véritablement "réelle" qu'au moment où Maria refuse de rester immobile.

Le corps féminin comme territoire collectif

Maria est moins un personnage qu'un centre gravitationnel invisible. Son corps devient une surface de projection collective sur laquelle viennent se déposer fantasmes, désirs, jugements moraux et regards patriarcaux. La pièce traverse toutes les formes possibles de ce regard: celui qui sexualise son corps d'adolescente, celui qui la traite de folle, le voyeurisme, l'accusation, la fascination, puis, finalement, une certaine solidarité.

Et pourtant, Maria ne récupère jamais totalement sa voix. Parce qu'elle n'existe presque qu'à travers sa trajectoire et la rage qui la propulse, elle devient progressivement une figure mythologique fabriquée par le collectif. Une incarnation de la vengeance davantage qu'une personne pleinement réappropriée à elle-même.

C'est d'ailleurs bouleversant que l'unique moment où Maria parle réellement au "je" surgisse dans le souvenir amoureux de Mauro-la-Terre-Tremble: « Tu ré pares les vélos? ». Comme si son humanité intime ne pouvait apparaître que fugitivement, à travers le regard amoureux d'un autre.

Une scénographie de traces

La scénographie repose sur une idée d'une simplicité remarquable: les personnages apparaissent à travers leurs costumes.

Félix Vannoorenberghe enfile un manteau, un accessoire, une veste, puis suspend chaque costume sur un cintre au fond de la scène une fois le personnage traversé. Peu à peu, le décor se remplit d'enveloppes vides. À la fin, tous ces vêtements alignés forment presque un jury silencieux observant Maria.

Les personnages deviennent alors moins des individus psychologiques que des enveloppes sociales. Comme si le village se déposait progressivement sur scène, chaque témoignage laissait un résidu matériel, mais sans jamais produire un corps collectif pleinement incarné. La foule demeure fragmentaire, fantomatique, suspendue entre présence et disparition.

Cette manière de représenter la communauté est particulièrement forte:
les collectivités existent d'abord dans les récits qu'elles fabriquent ensemble.

Un théâtre-récit d'une précision vertigineuse

Le spectacle possède quelque chose de profondément cinématographique. On a l'impression d'assister à un storyboard vivant. Les scènes apparaissent par fragments successifs, comme des cases esquissées sous nos yeux. La langue d'Oscar de Summa, riche et descriptive, crée des images d'une précision stupéfiante, tandis que les dialogues des personnages laissent brutalement surgir la vulgarité du réel.

Félix Vannoorenberghe porte presque à lui seul l'ensemble du spectacle avec une maîtrise impressionnante du récit et du rythme. Sans jamais verser dans la démonstration gratuite, il fait surgir une multitude de personnages par de simples variations de posture, d'intonation ou d'énergie. Son jeu, extrêmement précis, épouse la musicalité du texte et donne l'impression que le village entier traverse son corps. En quelques secondes, il passe d'une vieille grand-mère à un adolescent bravache, d'un voisin inquiet à la meilleure amie de Maria, d'un amoureux éperdu à la mère d'un criminel, sans que jamais le fil narratif ne se rompe. Cette fluidité contribue largement à l'effet hypnotique du spectacle.

Mais la réussite de la performance tient aussi à sa relation avec la musicienne Florence Sauveur, dont la présence agit comme un véritable contrepoint dramatique. La musique (violoncelle, clavier, accordéon) ne vient pas illustrer l'action: elle dialogue avec la parole, soutient les accélérations du récit, creuse les silences et amplifie la tension collective qui monte progressivement autour de Maria. Ensemble, les deux artistes construisent un théâtre de l'évocation plutôt que de la représentation directe, où quelques voix, des costumes suspendus et une pulsation musicale suffisent à faire apparaître tout un monde.

Un monde où le sacré ne sauve plus

Le titre lui-même est fascinant. Jésus-Christ n'est pas le Christ. C'est simplement le beau garçon du village qui joue Jésus dans la Passion locale. Tout le spectacle est traversé de références bibliques: on évoque un Gethsémani au sud de l'Italie. On rappelle la trahison

d'un Judas. On assiste au moment de doute comme au Golgotha, avant que Maria n'accomplisse son geste. Et on se retrouve au milieu d'une procession moderne qui suit une madone nouvelle génération.

Mais ces symboles semblent vidés de toute transcendance réelle. Ils subsistent comme des coquilles culturelles dans un monde incapable de protéger ses femmes autrement qu'en les transformant en figures symboliques. Maria devient alors une sorte de sainte païenne de la colère.

Et lorsque Angelo-le-Couillon lui dit: « Il n'existe rien d'autre que la violence », la pièce semble soudain basculer vers quelque chose de beaucoup plus sombre encore.

Parce qu'au fond, *La Sœur de Jésus-Christ* ne raconte pas seulement une vengeance. Elle raconte l'échec collectif d'une communauté qui n'a trouvé aucun autre langage que celui de la violence pour enfin regarder ce qu'elle savait déjà...

Théâtre

Critiques de théâtre



«La Sœur de Jésus-Christ» d'Oscar de Summa, présentée lors du Festival Carrefour

De la victoire sans combat, ou l'art du vide scénique

Publié le 28 mai 2026 par Guy-Philippe Côté

Crédit photo : Lara Herbinia

La Sœur de Jésus-Christ («La Sorella di Gesù Cristo»), une production du Théâtre de Poche et de la Compagnie Belle de Nuit, dans une mise en scène de Georges Lini, est présentée au Théâtre La Bordée dans le cadre du Festival Carrefour jusqu'au 28 mai. Interprétée avec une précision redoutable par Félix Vannoorenberghe, lequel est accompagné en continu par la musicienne Florence Sauveur au violoncelle, à l'accordéon et au clavier, cette première nord-américaine est l'une des propositions les plus rigoureuses de la programmation. Votre humble critique a bravé la pluie du 26 mai pour vous livrer cet article!

De la victoire sans combats, ou l'art du vide scénique

Sun Tzu affirme que celui qui remporte la victoire avant que l'affrontement ne soit déclaré est celui qui a compris la nature du terrain. Dès lors, celui qui sature l'espace de bruit et de mouvement n'a pas encore appris.

La Sœur de Jésus-Christ, présentée au Festival Carrefour de Québec, dans le cadre d'une première nord-américaine, tire son premier coup de feu dès la première minute. Par conséquent, la dynamique bascule.

Dans un village du sud de l'Italie, Maria, une jeune femme, prend les armes. L'arc dramatique consiste dès lors en la reconnaissance, par cette communauté, de la violence qu'elle a laissée passer depuis trop longtemps. L'héroïne entame une marche inéluctable visant à confronter l'homme qui l'a agressée, tandis que les villageois l'observent, la commentent et finissent par la suivre.

Seul en scène, Félix Vannoorenberghe incarne avec fluidité l'ensemble de ces voix pour raconter cette traque à la fois psychologique et sociale.

L'économie du terrain

Dès les premières images, le spectacle impose une logique de sobriété stratégique. En effet, la scène est hyper dépouillée. On y retrouve uniquement des cintres et des vêtements suspendus. Celui qui croit que la nudité du plateau constitue un manque se trompe lourdement sur la nature du néant. La vacuité ne dépend pas de l'absence de force. Bien au contraire, elle correspond à une force rendue invisible.

Autrement dit, le lieu où se trouve le vide importe peu; c'est plutôt l'endroit où l'ennemi ne sait pas voir.

La scénographie de Charly Kleinermann et de Thibaut De Coster relève d'une logique de stratégie. Elle refuse tout appui ornemental à l'œil. Ainsi, elle contraint le regard à se fixer uniquement là où la tension l'y oblige. Par conséquent, le metteur en scène Georges Lini agit à titre d'instance de reconnaissance; il impose une économie de moyens stricte.

En définitive, la rigueur formelle ne se révèle pleinement qu'à mesure que la polyphonie villageoise s'installe.

Le canal conducteur

Félix Vannoorenberghe ne joue pas les personnages de *La Sœur de Jésus-Christ*; il les traverse, plutôt. Pourtant, certains comptes-rendus ont confondu l'interprétation du spectacle avec un exploit technique individuel. Ils ont ainsi réduit son efficacité à une performance démonstrative. En somme, ils ont regardé l'archer au lieu d'observer la flèche.

En réalité, la virtuosité d'interprétation ne provient pas de l'exubérance physique du comédien. Elle découle plutôt de la brutalité calme de l'auteur, Oscar de Summa. De son côté, Federica Martucci a traduit le texte avec une précision au couteau. Vannoorenberghe dépose les paroles plutôt que les surjouer. Il canalise ainsi une polyphonie villageoise. Indéniablement, la structure du spectacle exige une mimique retenue.

Par ailleurs, la partition interprétée en direct par Florence Sauveur au violoncelle, à l'accordéon et au clavier n'illustre pas l'action. Elle en constitue plutôt l'horizon moral. À l'instar des compositions d'Ennio Morricone pour Sergio Leone, elle rend la tragédie inéluctable avant même que les personnages ne la comprennent.

Photo: Lara Herbinia

Le trouble du genre et la mécanique du regard

Or, l'histoire d'une femme agressée nous parvient par un homme. Maria, jouée par Félix, est enchâssée dans les codes hypermasculins du western spaghetti, et cela ne tombe pas dans une contradiction. Au contraire, le dispositif constitue lui-même une mise en évidence.

La philosophe Judith Butler décrit d'ailleurs cela comme la performativité du genre. Ici, un corps masculin interprète le féminin. Par conséquent, cela révèle que ce féminin se construit aussi par une imposition de l'extérieur.

Maria n'existe sur le plateau qu'à travers les récits que les autres fabriquent sur elle. Ensuite, la localité projette sur elle une robe rouge. Cette couleur devient alors une convention collective. Son consentement ne rentre donc pas en ligne de compte. En refusant de représenter la violence initiale, la dramaturgie empêche tout voyeurisme compassionnel. En fait, le dispositif ne surveille pas la victime. Il place plutôt la communauté, puis le public, sous son panopticon.

À la fin, un jury silencieux de vêtements observe la scène. Autrement dit, c'est le village entier, vidé de ses corps, qui maintient son attente.

Sun Tzu comme instance de reconnaissance

Les projections empruntent des fragments tirés de *L'Art de la guerre*. Cependant, elles ne constituent pas un simple ornement dans *La Sœur de Jésus-Christ*. Elles forment plutôt un troisième niveau de distanciation. Ce niveau s'ajoute par ailleurs au corps masculin et à la polyphonie communautaire.

En inscrivant Sun Tzu en tant que tiers qui légitime des séquences narratives, le dispositif convoque l'autorité d'un traité militaire canonique. Certes, cette autorité agit de manière patriarcale. Néanmoins, elle sert à valider l'acte d'une femme que son village disqualifie comme pure folie.

Maria se comporte pourtant en stratège suntzienne avec précision. L'héroïne tire deux coups en l'air, sans viser Angelo. Loin de chercher à détruire, la manœuvre crée une situation où autrui n'a plus d'échappatoire. En d'autres termes, c'est une victoire sans affrontement direct. Ainsi, la marche de Maria ne va pas dans le débordement; elle relève indiscutablement de la tactique.

Cependant, une ironie apparaît sans que la logique de plateau l'ait nommée. En effet, une autorité masculine ancienne doit se faire sentir pour rendre lisible l'acte de Maria comme stratégie. Par conséquent, les projections reproduisent un mécanisme que le spectacle critique lui-même.

En définitive, le dispositif ne reconnaît l'unicité de Maria qu'à travers une tradition qui l'exclut.

Du récit à la forme romanesque, ou la densité comme arme

La Sœur de Jésus-Christ commence tel un récit. Il présente effectivement un village, une injustice et une femme armée. La structure appartient à l'oralité. Elle se transmet ainsi de l'orateur à son public depuis des temps immémoriaux. Progressivement, toutefois, le texte refuse de se refermer.

Photo: Lara Herbinia

Le travail de Félix Vannoorenberghe produit une abondance contrôlée de paroles. Par la suite, cette quantité crée une forme romanesque dense. La consistance ne provient d'ailleurs pas de la longueur. Elle vient plutôt de la saturation. En effet, chaque personnage ajoute du contexte, de l'histoire et des liens implicites. Ce n'est manifestement plus Perrault. C'est désormais Zola sur un plateau nu. Ou encore Dos Passos condensé en 75 minutes.

Vannoorenberghe affirme: «*Cette histoire peut devenir l'Histoire, notre histoire, l'histoire de l'humanité même*». À ce moment précis, le récit change de statut. Il quitte la fable pour se transformer en roman. La phrase ne vise donc pas une globalité abstraite. Elle place plutôt le public en position de témoin actif d'un mécanisme reconnu.

Ce passage du conte à la forme romanesque constitue fondamentalement une manœuvre dramaturgique. Il installe d'abord un confort narratif. Puis, il le retire soudainement au moment où il devient le plus stabilisé.

La révolution menée par une personne

Derrière Maria se forme un cortège. Ensuite, Rosario Laffût occupe l'arrière-garde avec un fusil. Les voisins suivent peu après. Le rassemblement absorbe progressivement le village pour en remplir les espaces disponibles. Peut-être serait-ce une solidarité spontanée? Assurément non. La révolution commence enfin! Dès lors, un geste irréversible fait évoluer la situation. Le silence devient par conséquent impossible.

Or, cette situation doit inquiéter.

En effet, les soulèvements portés par une seule personne se terminent rarement de manière stable. Ils n'échouent pas nécessairement. Cependant, la figure qui les initie se transforme inexorablement en symbole. Ce symbole est ensuite intégré au système qu'il contestait. Ainsi, le refus initial passe à l'état de légende. De plus, le mythe se métamorphose en motif. Finalement, l'excuse se mue en autorité.

Que devient la foule après que Maria tire sur son agresseur? Inévitablement, la révolution change de statut. Elle se trouve désormais devant un fait juridique. Tant que Maria ne tire pas, sa puissance reste suspendue. Elle existe précisément dans l'intervalle entre le geste et sa complétude. Toutefois, lorsque la balle atteint Angelo, cette suspension disparaît. Dès lors, Maria entre dans une catégorie légale. Le cortège se fragmente. Le système rétablit son emprise. Conséquemment, le récit redevient récit.

Photo: Lara Herbinia

De Summa comprend que les deux issues échouent chacune à leur façon. Ne pas tirer maintient, d'une part, Maria dans une figure symbolique. D'autre part, tirer la rend lisible et donc récupérable par le monde. Dans les deux cas, la transformation structurelle est empêchée. La révolution produit finalement une martyre plutôt qu'un changement systémique.

La limite de l'universel

Cette tension apparaît d'ailleurs dans le passage consacré à Mauro-la-Terre-Tremble. En l'occurrence, ce motard nourrit un désir pour Maria alors qu'elle n'a que quinze ans. Le texte ne cherche toutefois pas à l'absoudre. Ce passage constitue donc un point de crispation majeur dans ce spectacle.

Oscar de Summa mobilise en effet une passion moralement inacceptable pour la muter en vecteur de sensibilité masculine. Cette tendresse, bien que basée sur des interdits tabous, pousse Mauro à rejoindre ceux qui protègent Maria. Ainsi, la pièce transforme ce qui résiste au pardon en compréhension affective. Cela révèle par conséquent à la fois une force d'écriture et une limite structurelle.

Cependant, en élevant Maria au niveau d'une figure universelle, le drame risque d'atténuer la qualité propre à cette violence subie. Par exemple, le moment où Maria parle au «je» apparaît uniquement à travers le souvenir d'un homme. Son intimité n'émerge qu'obliquement. En somme, elle passe par le regard masculin.

L'intervalle entre le refus et l'action

Sun Tzu rappelle que le général habile tire sa victoire de la situation et ne l'impose pas à ses subordonnés.

En conclusion, *La Sœur de Jésus-Christ* ne propose aucune résolution cathartique. La pièce maintient plutôt une tension stricte entre fixité et mouvement social. Elle place ainsi le témoin face à ses responsabilités. Une question demeure néanmoins: avons-nous formé le cortège, en sommes-nous tenus à distance?

Au fond, le coup de feu survient dès la première minute. Le reste du spectacle consiste par la suite à comprendre le refus. La suite? Finalement, on y mesure l'écart entre l'intervention possible et l'action réalisée.
